

Ordoki - Les toiles du berger



IV

Les Harmonistes associés du hasard

Ordoki

Antoine repoussa les deux lourds volets avant de les coincer contre le mur. Un vent frisquet s'engouffra dans la chambre et balaya le visage du berger. Il profita de l'instant pour humer le parfum mêlé de la prairie et de la forêt avant de refermer la fenêtre.

Un emploi du temps chargé l'attendait.

Encore que l'appellation emploi du temps qu'il aimait utiliser à dessein était inappropriée depuis sa mise à l'écart du système de production.

Il était parti à la retraite au bon moment.

Avait-il eu de la chance ?

Non, Antoine avait mené un combat et basta.

Il ne devait rien à personne, n'en déplaisent à ses lointains voisins qui le trouvaient bien jeune pour être à la retraite. Ce fut le temps des lois dites Auroux et le syndicaliste s'était engouffré dans la brèche.

Profitant de l'esprit de la loi, il signa l'arrêt de mort instantané de la vente de sa force de travail à ces foutus capitalistes. Ayant obtenu ce qu'il souhaitait, il s'était enfui au fin fond de la montagne basque, perdu quelque part sur la ligne de partage de ce drôle de territoire qui restait enclavé au cœur des deux anciens royaumes européens.

Exclu du système de production capitaliste par la grâce du nouveau chevalier de la gauche socialiste, il se retrouva par hasard à la tête d'une exploitation agricole qu'il avait reçue en héritage à la mort de son oncle Antonio Atxeari.

Il en avait confié la gestion à son voisin Jon qu'il avait croisé, il y avait fort longtemps au sommet de Harri Gain lors de sa fuite en France. Et il s'était rendu compte qu'il serait à tout jamais un piètre berger alors qu'il avait été dans sa jeunesse un fameux chevrier.

Mais les brebis, ce n'était vraiment pas son truc ; les cochons et les poules encore moins !

Après cette longue rêverie, il descendit rejoindre sa femme dans la cuisine. Il lui fit la bise et regarda la table du petit déjeuner. Par chance, Emma qui l'avait entendu ouvrir les volets, ne lui avait pas encore servi le café.

Il passa dans la salle à manger de la vieille ferme, prit son cahier d'écolier et les deux livres qui reposaient sur la lourde table de bois.

– Tu ne déjeunes pas ?

– Pas tout de suite, il faut que je note dans mon cahier une phrase importante que j'ai lue hier soir.

" Lorsqu'un appareil d'État envoie ses sujets se faire massacrer, c'est la forme la plus radicale de l'oppression. Il n'y a pas pire trahison de capituler devant sa volonté de réduire les masses en esclavage en les envoyant à la guerre.

Emma le regarda d'un drôle d'air

– Toujours tes lubies, mon pauvre Antoine. Mais ça intéresse qui aujourd'hui ? Tu ne changeras jamais. Allez, je te sers le café car après je file. Je prends la voiture. Avec le bus, j'arrive trop tard à l'hôpital et j'ai des rendez-vous toute la matinée. Mais reste comme tu es Antoine, c'est comme ça que je t'aime, la tête dans les nuages !

Antoine referma le cahier et s'installa pour déjeuner. Il soupira car il n'aurait pas le temps de lire avant d'avoir accompli la tâche que lui avait confiée Jon. Il devait transférer un troupeau de brebis d'un champ à un autre, jusque-là rien de bien difficile mais là où les choses se compliquaient, c'est qu'il devait le faire seul sans l'aide de Kitchmi, le labrit spécialisé dans ces tâches, car Jon l'avait réquisitionné pour aller du côté de Hélette.

Comme si ce transfert ne pouvait pas attendre, maugréa Antoine. Mais qu'est-ce que j'ai eu besoin de dire que j'étais l'homme de la situation. Il descendit à pied la route qui le menait chez Jon, ouvrit la solide barrière qui bouclait l'enclos puis la referma consciencieusement.

Il parcourut les quelques mètres qui le menaient à l'autre enclos, ouvrit l'autre barrière qui tomba au sol puis revint sur ses pas.

Il s'approcha des brebis qui levèrent la tête dans sa direction. Du calme !, murmura-t-il, en s'approchant du troupeau qui devenait nerveux.

Il essaya de leur expliquer qu'il fallait changer de pré en attendant que leur maître revienne mais les brebis s'agitaient. Les brebis étaient inquiètes, perturbées par l'intrusion de ce berger qu'elles ne devaient pas sentir. Elles se dispersèrent dans tous les sens au fur et à mesure qu'il avançait à leur rencontre. Puis elles se regroupèrent à nouveau attendant la suite des événements.

Que faire ? Antoine rusa. Désinvolte à souhait, il fit semblant de les contourner sans trop s'approcher d'elles. Mais rien n'y fit, les brebis affolées reculèrent. Il s'arrêta pour ne pas pousser le troupeau contre les fils barbelés ou au fond du champ dans le ruisseau ! Il devait se rendre à l'évidence, il était nul.

Il abandonna, referma les deux barrières et décida d'aller saluer Arñau l'éternel garçon de ferme de la maison de Jon. Comme Arñau ne parlait que le basque et qu'Antoine ne s'exprimait qu'en français qu'il maîtrisait à la perfection ou éventuellement en espagnol qui était sa langue maternelle, les deux hommes burent un café en silence. Antoine observait le vieil homme. Servitude au quotidien ou bien-être d'une vie simple ? Il lui sourit, le salua et rentra dépité chez lui.

Après cette pitoyable sortie, il décida de ne rien faire avant le passage de Txema, le nouveau facteur qui desservait cette zone éloignée de la civilisation. Grâce à la Gauche qu'il détestait, il avait bénéficié d'un sacré coup de pouce pour revenir au pays, lui l'enfant de Saint-Jean Pied-de-Port. Et il avait sympathisé avec ce drôle de zozo qui était venu s'installer dans ce coin perdu de l'Euskadi.

Un *Sans-dieu*, un communiste mais comme Txema soupçonnait Antoine Laruna d'avoir des racines basques d'une pureté incontestable même si ce dernier n'en parlait jamais, le facteur autochtone l'avait adopté.

De plus, Antoine jouait très bien à la pelote dans le seul exercice qui fait de vous un authentique basque, à savoir la pratique de la seule spécialité qui vaille, la main nue. Et Antoine qui avait une ouverture d'esprit qui allait bien au-delà du périmètre ethnique sacralisé par tous les bonimenteurs détenteurs de pouvoir local en Euskadi, aimait bien le géant basque.

Pour lui, Txema était un colosse aux pieds d'argile qui avait besoin de certitudes, et ce pays pouvait lui en fournir à foison.

Les coups de klaxon du facteur le firent sursauter. Il se leva pour aller lui ouvrir la porte. Après avoir bu le café, Txema qui collectait un tas d'informations locales tout au long de la tournée, fit un résumé des événements à Antoine qui s'en contrefichait.

Txema s'en doutait-il ?

Certainement, car il ne s'attardait pas sur le cloche-merle basque habituel qu'il racontait à merveille dans son fief situé au quartier du Laxia, Il posa sa tasse :

– Pas de pelote ce soir Tonio ! Eric est parti monter des lignes téléphoniques toute la semaine en Soule, il crèche à Saint Engrâce ce week-end. Cela ne l'enchanté pas trop mais il a opté pour la solution la plus pratique. Ce n'est pas lui qui m'a appelé, tu penses bien. Non c'est Paskal qui a eu l'info. Lui, il est d'astreinte du côté d'Hendaye. Xebo voulait que l'on fasse un xoko mais il faut que je préserve mes mains. Elles sont fragiles, et le week-end prochain, j'ai une partie de championnat.

Antoine qui avait horreur qu'on l'appelle Tonio était déçu mais il ne fit pas de commentaires. Txema ne lui laissa même pas le temps de respirer qu'il poursuivit :

– Tu viens bien au Kantaldi samedi prochain, avec Jon ?

– Oui, Jon m'a réquisitionné même si cela ne m'enchanté pas plus que ça !

– Pas mal le jeu de mots. Je chante avec des copains de Zuek en première partie d'Oskorri, et eux c'est du lourd. Du très lourd ! Et puis l'ambiance est sympa. Moi j'ai l'autorisation de Nath' alors je fonce. On va se régaler...

– Si tu le dis. Puisque tu chantes, je vais venir uniquement pour écouter ta prestation.

– Merci Tonio, c'est sympa. Toute autre chose Tonio ! Il va falloir que tu sortes de ton cadre internationaliste. Ici tu es en Euskadi !

Antoine le regarda, lui sourit, et décida d'écouter l'évangile nationaliste à deux balles selon saint Txema. Le garaztar ne remarqua pas la mimique d'Antoine, il se lança dans un sermon bienveillant. Il souhaitait juste que la brebis égarée retrouve le troupeau. Pour éviter l'excommunication qui pendait au nez de l'hérétique. L'aider à retrouver la lumière. Antoine était à des années-lumière de ce concept étriqué de la relation. L'étroitesse du territoire ne le concernait pas. Cette identité dont il se contrefichait, il avait assez payé pour savoir que cette illusion n'était qu'une affabulation distillée par le dominant avec son prêtre attaché à ses basques. Il ne supportait pas ce tissu d'inepties mais comme il aimait bien Txema, il écouta le prêche tout en dodelinant de la tête :

– Tu es Basque Tonio, oui ou non ?

Antoine regarda Txema mais ne répondit pas tout de suite. Son visage se ferma.

– Écoute bien cette version Txema et tiens en compte à l'avenir, ça t'évitera de tourner en rond. Comme tu le sais, j'ai des racines basques mais je les ai perdues en route. C'est mon histoire, elle n'appartient qu'à moi. Je suis revenu dans ce coin par hasard. Et comme je suis un dangereux communiste, Ordoki me permettait de cacher mon passé.

Oui Txema, pour les gens qui ignorent tous de ces combats passés, tout syndicaliste CGT est un communiste, un être suspect, maléfisant qui met le doute dans la tête des gens qui pourraient réfléchir à l'absurdité sociale et la remettre en cause. Tu me suis Txema ?

– Je t'écoute religieusement, répondit Txema avec une pointe de malice.

– Mis au ban de l'économie capitaliste, j'ai eu la chance de voir mon oncle me récupérer dans la ferme qu'il avait remise en ordre. Il a hérité de cette exploitation lorsque de sombres histoires ont révélé l'immoralité de certains basques lors de l'occupation allemande.

Eh oui Txema, tous les basques n'ont pas été des résistants. Certains basques ont même dénoncé d'autres basques à la police française. Et tu te doutes bien que la sacralisation de la race basque est un sujet qui ne m'a jamais passionné. Car à force de mélanger le légendaire à l'historique on alimente le folklorique dans un cadre de domination et d'aliénation qui sclérose la pensée ou à défaut la réflexion.

Txema l'interrompt :

– Tu devrais faire de la politique Antoine, tu parles comme un livre. Mais pour en revenir à ce que je te disais, tu es un paysan basque, un éleveur de brebis, tu fais du cochon aussi, heureusement que Jon t'accompagne.

Puis Txema se ravisa, il ne devait pas aller trop loin. Il devait le laisser finir car le temps filait et le facteur allait reprendre la route.

– Bois ton café, il va être froid...

– Oui, tu as raison, il faut que j'avance, dit-il en regardant sa montre. Mais avant de partir une dernière chose. Au village, je les entends parler de toi et ils ne savent pas sur quel pied danser. Tu es un garçon poli, bien élevé mais tu ne vas pas à la messe, tu ne chantes pas, tu ne vas pas au bistrot. Tu ne parles pas basque. Tu es suspect aux yeux des gens qui parlent dans ton dos. Un Rouge ! Un communiste. Demande à Jon. Tu joues à la pelote, bien même, pour ton âge mais pour le reste, ils ne comprennent pas ton attitude.

– Écoute Txema, on en reparlera. Je fais déjà un effort, je viens te voir samedi. Je vais pouvoir m'imprégner de cette ambiance basque. Mais en attendant, lorsqu'ils te feront une remarque sur ma réputation, dis-leur d'écouter Brassens ou la version espagnole de Paco Ibañez *La mala reputacion*. Paco Ibañez est à moitié basque, il trouvera grâce à leurs yeux ...

*

Au marché couvert, la fête tant attendue débutait enfin. Il était temps car les esprits commençaient à s'échauffer à force de tout mélanger : musique, langue basque, politique, revendications légitimes ou pas du peuple basque. Antoine découvrait toute cette agitation.

Était-ce de la politique, de l'inconscience ou de la naïveté ou plus simplement une représentation existentialiste d'un nationalisme suranné et hors du temps même si à première vue, il paraissait moderne ?

Il ne jugeait pas, ne cherchait pas à analyser la pertinence des démonstrations des uns et des autres, non, il observait un monde dont il ignorait les codes car il était une minorité à lui tout seul.

Il se demandait si les jeunes qui péroraient autour de lui étaient capables d'imaginer dans cette agora déstructurée le traître, d'identifier l'opportuniste, l'infiltré, le beau parleur couard, le faux-ami ? Il en doutait.

Il les regardait les uns après les autres pour essayer de déterminer lequel d'entre eux était le mouchard, la taupe ou la mouche car ce type d'individu est une constante classique de tout mouvement politique depuis que cette crapule vénérée de Clemenceau l'avait érigée en dogme policier. Le constat était terrible et sans appel et il savait de quoi il parlait. Il aurait pu entamer une conférence sur les dangers de la libre parole dans des endroits particuliers.

Depuis qu'il avait intégré tout jeune, la Résistance, il avait perdu tous les combats de l'intelligence. Aux yeux des gens bien-pensants, il n'était qu'un sale rouge, un diable communiste. D'où cette méfiance congénitale qui lui collait à la peau !

Il ne cherchait plus à se justifier, c'était ainsi. Il aurait pu interpellé les jeunes pour les mettre en garde mais qui pouvait s'intéresser ici à la honteuse collaboration entre fascistes français et nazis allemands, à l'alliance de fait entre capitalistes, polices politiques pour finir par l'histoire de la Résistance ?

Il aurait aimé leur dire, leur expliquer pour les alerter !

Il eut un rictus amusé, il n'aurait jamais osé aborder le vol historique de tous les embusqués au service du capital qui éructent les mots de nation, de patrie, de drapeaux pour mieux préparer la prochaine guerre. Ils n'auraient pas compris, l'auraient-ils écouté, ici, au cœur du Pays basque ?

Oui, ces jeunes gens pleins d'enthousiasme se seraient moqués de lui comme on s'était toujours gaussé de ses explications. Depuis qu'il était en France, il avait appris que les habitants de ce drôle de pays ne connaissaient pas la genèse de tous ces massacres, dont certains avaient eu lieu sur ce territoire que l'on disait béni des dieux. Pourtant ils passaient leur temps de repos à vénérer des murs habillés de drapeaux tricolores.

Lui, l'étranger, dont le matricule 94299/6885 était enregistré à l'officine de Nantes, lui, le Rouge, connaissait les nombreuses tueries qui avaient balisé l'histoire de ce pays qui l'avait si mal accueilli.

Nils devenu avec l'histoire du temps, André Bladusky, son professeur d'histoire personnel, lui avait raconté avec force détails les massacres d'avril 1917 au Chemin des dames.

Non, il ne perdrait plus son temps à commenter les inepties habituelles dispensées par l'ignorant ou le sournois.

Il réfléchissait à ce dilemme lorsque Xebo tout excité le tira de sa réflexion.

Le jeune instit', qui avait reçu en héritage un socle politique acceptable, commençait à le bégayer à la suite d'une géopolitique facile et folkloriste, depuis qu'il avait été muté dans ce pays qu'il avait si longtemps rêvé lorsqu'il enseignait en région parisienne.

– Voilà Txema et ses deux acolytes, ça va enfin commencer car derrière, Oskorri peut jouer pendant des heures et des heures si le public assure de son côté.

La voix puissante et mélodieuse de Txema commençait à emplir le marché couvert. Antoine qui était loin d'être un profane en la matière, était fasciné par la prestation du trio qui, après avoir enchaîné le répertoire classique, s'enhardissait avec des chansons modernes de groupes basques. Txema et ses deux musiciens quittèrent la salle sous les applaudissements du public conquis depuis que le facteur était devenu à sa façon une star locale.

Oskorri prit ensuite le relais avec un Natxo de Felipe au sommet de sa forme et de son art ! Antoine en profita pour s'éclipser et satisfaire un besoin naturel.

La nuit était fraîche mais c'est surtout le contraste entre la chaleur de la salle et la température encore hivernale qui le saisit. Il avait bu plus qu'à l'accoutumée pour se mettre dans l'ambiance car toute cette agitation musicale n'était vraiment pas sa tasse de thé. D'ailleurs, il ne tenait pas plus que ça à être intégré dans un groupe quelconque.

La randonnée en montagne, il la pratiquait à dose homéopathique.

Il préférait marcher seul depuis toujours.

Les parties de pelote, oui mais de temps à autre.

Les fêtes de villages ?, sans intérêt.

Les repas de famille ?, il détestait.

Les foires ?, c'est Jon qui s'en occupait.

L'amitié ? Il ignorait.

Une angoisse permanente le taraudait.

Il passait pour quelqu'un de sûr de lui, d'arrogant même, alors qu'il n'était qu'un être fragile !

La seule fois où il s'était montré sous son vrai jour, il avait été détruit car son utopie réaliste était inconcevable. Bah, il fallait oublier tout ça à présent sinon ça finirait mal pour lui. Depuis son départ juvénile d'Espagne, un stress permanent l'oppressait.

Il s'apprêtait à revenir dans la salle lorsqu'il entendit un bruit dans son dos, suivi d'un merde sonore. Il se métamorphosa instantanément en ombre qui était chez lui une seconde peau. Il avança discrètement à contre-jour. Un mouchard notait les numéros d'immatriculation des voitures stationnées autour du marché couvert. Antoine décida d'intervenir, non pas pour s'opposer à cette besogne minable, mais pour comprendre comment un être normalement constitué pouvait devenir sur ordre un dénonciateur.

Il interpella le fonctionnaire zélé qui, surpris, en lâcha son calepin :

– Est-ce bien normal de gagner sa vie en faisant une besogne aussi détestable ?

– Tu es qui toi ? Politique ou sale fouineur ?

– Ah, on retrouve ses instincts bestiaux de flic en tutoyant d'entrée de jeu. Tu as tellement honte de toi que tu en deviens agressif ! Pas jouissif comme boulot. Tu bois ou tu bouffes du Tranxène pour faire ce sale job ?

Antoine aurait pu devenir agressif lorsqu'il croisait ce genre d'énergumène, il avait trop souffert de ce rapport direct avec la police, les polices.

- Je ne sais pas qui tu es, ni à quoi tu joues. Mais maintenant tu dégages et tu me laisses faire mon boulot. Tes problèmes existentiels, tu vas les régler avec tes copains basques sinon je change de partition.
- Ta partition, je la connais. J’ai même eu du haut de gamme avec tes ancêtres de la Milice avec en point d’orgue la Gestapo. Alors mon cher Wagner, je te laisse.
- C’est ça, casse-toi ! murmura le policier.

Il avait eu la trouille de tomber sur un nationaliste.

Il avait manqué de vigilance.

Ce zèbre l’avait perturbé à défaut de l’avoir ébranlé.

Je t’en foutrais de tes belles théories, il faut bien bosser, nom de Dieu.

Il se remit au travail avant de se glisser dans l’antre du diable, flairer puis cibler les ennemis potentiels de la République française.

Car il en était persuadé, ce genre de concerts attirait la vermine venue de chaque côté de la frontière. Il était temps que les usurpateurs socialistes dégagent pour permettre le retour d’une police sérieuse avec de véritables chefs comme ceux qu’il avait connus avant le séisme de 1981.

Antoine avait regagné sa place à côté de Txema et de Xebo. Il ne relata pas l’incident. Durant le spectacle, il repéra le policier, le suivit un moment du regard pour voir comment il opérait puis il ne fit plus attention à lui. Autour du bar, les conversations dérivèrent en raison de l’alcool sur des sujets épineux qui auraient mérité plus de discrétion, attirant des oreilles pas toujours innocentes.

Antoine fit glisser la conversation sur des sujets bien moins sensibles. Txema lui présenta un jeune homme qui, parfois, accompagnait à la guitare le barde Imanol dans ses tournées.

Antoine en profita pour leur demander s'ils parlaient tous basque ou à défaut s'ils le comprenaient ?

Le pandore qui avait flairé un bon coup, s'approcha pensant assister à une réunion d'un comité central d'une branche quelconque ou à une rupture ou à une exclusion en direct. Il s'éloigna assez vite car savoir si le basque était mieux parlé lorsqu'on l'apprenait tout petit ou plus tard à l'école, était loin de ses préoccupations. Décidément ces basques le surprendraient toujours, se prendre la tête pour des trucs aussi inintéressants. Il s'accorda une pause, se faufila au milieu de la muraille humaine qui squattait le bar et commanda un sandwich et une bière.

Antoine observait le policier, il sourit en le voyant mordre allègrement dans le pain puis reprit :

– Dis-moi Xebo, toi en région parisienne, ça n'a pas dû être simple pour atteindre le niveau que tu as aujourd'hui, même si tu ne parleras jamais comme Jon ou Txema si j'ai bien tout suivi.

– Je n'ai jamais été doué pour les langues et pourtant lorsque j'ai découvert le bon filon à Paris, je me suis accroché pour aller régulièrement aux cours du soir. Puis est venue la fameuse circulaire *Savary* et crois-moi la motivation était toute trouvée car il y avait une perspective de mutation en Euskadi ! Aujourd'hui le rêve est devenu réalité, alors au diable les nuances ethnologiques de l'apprentissage de l'euskara.

La fête terminée, Antoine qui n'avait pas trop l'habitude de boire était légèrement éméché. Il conduisait comme un vieux. Il n'y avait pas trop de kilomètres à parcourir jusqu'à la maison mais il n'était pas rassuré car il ne voyait pas grand-chose.

Après avoir quitté la grand-route et rejoint la piste aujourd'hui goudronnée, il resta concentré pour ne pas finir sa course dans le fossé et s'éviter ainsi une marche d'une dizaine de kilomètres.

Il déposa Jon et finit par garer correctement la voiture. Il rentra dans la ferme et Emma se manifesta :

– Pour quelqu'un qui n'aime pas sortir, tu devrais assumer tes contradictions mon cher Antoine !

Avant de se coucher, il repensa à la soirée, il avait été excellent dans le jeu de rôle qu'il avait imposé à ce pauvre policier mais il était encore effaré de la faiblesse de l'analyse politique du nationaliste basque d'une naïveté incroyable face aux rapports de domination de ce monde-là. Il eut du mal à s'endormir, se remémorant les arguments des uns et des autres à propos de l'apprentissage de la langue basque car ni Iñigo à la ville, ni Ana à la campagne n'avaient eu le temps de lui apprendre la langue basque. André Bladusky lui avait appris le français qu'il parlait merveilleusement bien sans une pointe d'accent mais sa langue maternelle restait l'espagnol.

L'angoisse sonne toujours trois fois, le téléphone pour la première...

Antoine avait rangé ses aquarelles, posé ses livres.

La période à venir ne l'enchantait pas plus que ça.

Il soupira, il n'avait aucun atome crochu avec les éleveurs ou paysans du coin, il ne parlait pas basque, ne le comprenait pas et ne le chantait pas. Il avait horreur de ces soirées festives qui clôturaient la foire.

Ces repas qui n'en finissaient pas, même s'il reconnaissait que les chants étaient magnifiques. Mais il n'accrochait pas.

Il ne pouvait se débarrasser de cette amertume à l'encontre de ce pays qu'il avait traversé comme un paria sous le regard indifférent ou hostile des habitants. Même si cette génération n'était pas responsable de cette indifférence généralisée du passé, tout ce que se rattachait à un Euskadi idyllique, dessiné sous la bannière aux trois couleurs l'horripilait. Il ne disait rien, ne pouvait rien dire.

*

Il s'apprêtait à quitter la vieille ferme transformée en une belle bâtisse lorsqu'il entendit la sonnerie du téléphone.

Il fit demi-tour et décrocha :

– Allô ! Monsieur Laruna ?

– Oui, c'est bien moi.

– Monsieur Laruna, je vous appelle depuis la maison médicale où est soigné votre oncle. Il est au plus mal. La secrétaire marqua un temps d'arrêt avant d'annoncer d'une voix très professionnelle : il décline tout doucement. Si vous pouviez passer le voir avant qu'il ne... Il a demandé après vous.

Une heure et demie plus tard, Antoine pénétra dans l'établissement. Il se fraya un chemin au milieu des anciens qui traînaient leur vieillesse sur des fauteuils roulants pour les plus valides d'entre eux. Il les salua tristement sans rien attendre en retour. Il se rendit à l'accueil pour expliquer le but de sa visite à cette heure inhabituelle. Détail dont se contrefichait la secrétaire qui lui indiqua la chambre de son oncle comme si Antoine pouvait l'avoir oubliée.

Lorsqu'il franchit la porte, il découvrit Antonio mourant. Il s'approcha de lui, l'embrassa.

Le vieil homme eut un imperceptible battement de cils suivi d'un fugace sourire puis il referma les yeux. Il voulait dire quelque chose mais les mots refusaient de sortir. Seuls deux borborygmes caverneux inaudibles s'échappèrent.

À cet instant, une infirmière entra dans la chambre et l'interpella brutalement :

– Reculez-vous ! Vous ne voyez pas que vous le fatiguez. Sortez, je dois lui prodiguer des soins. Je viendrai vous voir tout à l'heure. Attendez dans le couloir ou dans le patio à côté.

Antoine opta pour le patio et s'assit sur un banc. Il trouvait le couloir sordide avec ces bancs de condamnés. Il se mit à pleurer. Doucement., il prenait conscience qu'il serait bientôt le dernier survivant de cette famille que le drame espagnol avait décapitée. Maudits soient tous ces voleurs de vie, ces fossoyeurs de bonheur, ces maîtres de l'illusion mortuaire, il les détestait.

Il pleurait de rage en revoyant ces dégingués du cervelet qui s'étaient drapés dans une respectabilité de vainqueurs que la géopolitique leur avait concédée. Au diable les meurtres, les crimes de guerre, les massacres, les familles brisées, le monde avait tout occulté.

Puis l'infirmière revint le chercher :

– Vous pleurez ? C'est un vieux monsieur ! Il va s'éteindre doucement. Vous pouvez aller le voir. Je lui ai donné un calmant pour ne pas qu'il souffre. Il a murmuré : “*gracias señora* !”.

Le ton avait changé. Antoine la remercia. Il n'avait pas l'intention de lui expliquer les raisons de sa colère à l'encontre de cette saleté de dictature. Il se frotta ses yeux :

– Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour lui. Enfin tout le corps médical. Même si je n’ai pas à me justifier, je voulais juste vous dire que si je pleurais, c’est tout simplement parce qu’à la mort de mon oncle, je serai certainement le dernier survivant de cette famille chassée de son pays par un viol fasciste que le monde entier a laissé faire. Et puis je ne vais pas vous embêter avec ces histoires. Encore merci pour tout.

– Je comprends mieux mais vous n’avez pas à vous excuser. Je connais bien cette histoire, je viens d’une famille communiste. Et chez moi, on n’a pas oublié. Bon je vous laisse, allez le saluer... Une dernière fois. Bon courage. Et elle s’éloigna...

Quelques jours plus tard, Emma l’accompagna à l’enterrement. Cette fois, Antoine dut pénétrer dans ces lieux qu’il abhorrait.

C’était sinistre, ça puait l’encens mais comme Antonio était croyant comme toute la famille, il lui devait ce sacrifice.

Quelques mémés du coin participaient à l’office comme elles en avaient pris l’habitude. Elles vinrent même à l’inhumation puisque le cimetière jouxtait l’église. Antonio allait rejoindre ses deux frères, sa sœur et son beau-frère dans le caveau familial.

Antoine et Emma regardaient le cercueil glisser dans le caveau avant que l’employé ne referme la tombe. Emma tira la manche d’Antoine :

– Viens Antoine, nous n’avons plus rien à faire ici. Ne t’inquiète pas, j’ai une copine qui habite Angresse, c’est à côté d’ici, elle viendra fleurir la tombe lorsque je lui demanderai. Oui je sais que tu t’en fiches, mais bon ta mère n’aurait pas apprécié que cet endroit ne soit pas propre !

– Tu sais, là où elle est, laisse-moi en douter ! Bon c'est comme tu veux mais moi je n'ai pas besoin de tout ce tralala pour penser à eux.

Le réveil pour le second coup de semonce !

Driiiiiing ! Le marteau du réveil frappait alternativement les deux cloches. Antoine bloqua le mécanisme.

– Tu as vu l'heure ?

– Désolé Emma, je pensais me réveiller avant que mon ex faux-ami ne s'emballe !

– C'est bon pour toi ? Tout est en ordre ? Je n'alerte pas la sécurité civile pour ton escapade ?

Antoine ne répondit pas, il se contenta de hausser les épaules.

– Oui, pas de soucis, tout est clair. Rendors-toi, tu as encore le temps.

– C'est loupé avec ta sirène. Tu sais, je peux t'en acheter un plus moderne ? Je descends déjeuner avec toi !

Ils entendirent la comtoise sonner à son tour six fois. Antoine aimait beaucoup ce tic-tac mélancolique qui le ramenait vers une terre qu'il ne reverrait plus...

Il se repassa le film muet de son aventure qui l'avait guidé jusqu'à la ferme d'André. Il avait eu si peur lorsque ce dernier l'avait surpris. Et il avait eu de la chance que le vieil original l'adoptât, contrairement aux villageois qui regardaient tous ces étrangers d'un drôle d'œil. La vie du jeune paria avait alors basculé.

Le grognement de la cafetière annonçant que le café était passé, effaça l'image du vieux monsieur. Mais avant de s'installer pour déjeuner, Antoine alla chercher cet ouvrage qui lui était si cher, qu'André lui avait offert.

Il choisit à la place un autre trésor qu'André lui avait confié et qu'il n'avait pas eu le temps de savourer. Les moments qu'il s'apprêtait à vivre lui paraissaient plus propices à la lecture de ce brûlot.

Brûlot qu'il avait pris soin de protéger tellement il était précieux. Il attrapa la boîte d'aquarelles, son carnet de croquis et sa trousse magique, comme il la définissait, qu'il déposa provisoirement sur la table.

Ses trésors lui permettaient d'affronter régulièrement les foudres d'Emma qui aurait souhaité qu'il range cette pièce qui faisait office de bureau. Mais pour Antoine, c'était un sanctuaire, il y trouvait une inspiration artistique depuis qu'il avait abandonné le combat politique et compris que la trahison et l'opportunisme sont l'essence de l'engagement. Alors pas question de toucher à ces livres même à tous ceux dont la trame historique n'était que falsification ou légende. Il fit deux allers-retours avant de s'installer pour déjeuner. Essayant de comprendre son manège, Emma intervint :

– Mais qu'est-ce que tu fais à tourner comme ça ?

– J'ai l'impression d'oublier quelque chose, je reviens.

Il était indécis devant la collection de livres d'André Bladusky. Il y avait une cohérence entre la transmission de son vieux complice et sa quête même s'il était incapable de définir ce lien informel. Il sentait ces choses mais ne souhaitait pas les partager avec Emma qui lui aurait conseillé d'aller consulter un psy !

Il finit par s'attabler seul, Emma ayant terminé son petit déjeuner. Antoine avait bien préparé son affaire, il fallait qu'il retrouve l'endroit où il s'était endormi cinquante plus tôt, où il avait croisé Jon pour la première fois. Il pensait que sa guérison passerait par-là, en progressant pour chasser les fantômes qui ne cessaient de le hanter depuis qu'il était passé de l'enfance à la vie adulte. Comprendre le grand saut depuis ce terrible 18 juillet 1936.

La mort d'Antonio avait été le déclencheur. Elle ravivait les souvenirs de cette guerre oubliée que les historiens désignaient sous le vocable civilisé de guerre d'Espagne. Cette guerre sans nom, jamais évoquée, avait fracturé sa famille, rendu malheureux ses parents et déchiré à jamais la complicité fraternelle. Il était le dernier de la famille à posséder les clefs de cette histoire, encore fallait-il glisser les premières aux bons endroits pour ouvrir les bonnes portes. Cette étape conditionnerait la suite de la thérapie.

Une dernière bise à Emma, et il se retrouva dehors, sac au dos. Le mois de février avait été glacial. Le redoux s'annonçait, mais qu'importe, les variations météorologiques n'avaient jamais perturbé le quotidien d'Antoine. Il s'arrêta devant la bergerie qui avait accueilli son oncle qui venait de décéder avant de se diriger vers la Nive.

Il avait dessiné un scénario intéressant à défaut d'être audacieux qui faisait un parallèle entre son escapade juvénile et son entrée clandestine en France. Il espérait que les images accumulées dans un coin secret de sa mémoire se révéleraient au fur et à mesure qu'il approcherait du sommet.

Même s'il ne le montrait pas, une peur panique l'envahissait dès qu'il voyait ou croisait un représentant de l'ordre. Quant aux prêtres et autres curés qui colonisaient le pays qu'il habitait à présent, il ne pouvait pas les souffrir.

Il n'avait jamais oublié comment des hommes d'Église l'avaient humilié à la sortie du camp de concentration par leur violence et leur méchanceté. Et dire que son oncle avait appartenu à cette communauté de sales hypocrites et que sa mère leur faisait encore confiance lorsqu'elle était en vie. Txema avait bien essayé de jouer les entremetteurs, et Emma qui venait de la JOC lui avait raconté l'histoire des prêtres ouvriers, rien mais n'avait changé.

Il avait accumulé trop de haine à leur rencontre pour accepter leurs discours surannés d'hier ou leurs simagrées d'aujourd'hui. On lui disait souvent : 'Tu verras avec le temps, les choses s'arrangeront.. Non rien ne s'était arrangé, il les haïssait !

Les jacassements des oiseaux qui volaient à sa hauteur le ramenèrent sur terre. Il avait choisi un départ matinal pour éviter de se laisser distraire par le paysage. Sa mise à la retraite récente et l'abandon de tous ses mandats syndicaux lui avaient laissé une porte grande ouverte vers l'inconnu.

Il doubla la ferme de Jon mais il ne s'arrêta pas malgré l'invite sonore de Kitchmi.

Puis il traversa le pont qui enjambait la Nive, rivière qui s'en allait paisiblement se jeter dans l'Adour du côté de Bayonne.

Derrière, cet enchevêtrement de pistes servait à désenclaver les fermes ou les bergeries isolées qui colonisaient les flancs débonnaires de la montagne basque. Avec le temps, on en goudronnait certaines mais d'autres restaient en l'état permettant à peine le passage de certains engins agricoles. Le paysan basque avait été obligé de faire allégeance au modernisme pour assainir là-aussi ses coûts de production.

Lorsque la pente aborda les contreforts du Gakoeta, il adapta le bon tempo. Parvenu au sommet de la corniche qui ceinturait le sommet, il profita de l'immense déversoir de la vallée de la Nive pour régaler ses sens. Il comblait un manque car même s'il possédait une solide culture artistique, ces images lui donnaient des idées.

La contemplation du paysage qui s'offrait à lui, lui permettait de comprendre le travail de la rivière qui avait sculpté la montagne. Il appréciait à sa juste valeur la ligne de fuite qui finissait par se noyer et disparaître vaincue par l'horizon.

Il posa le sac à dos contre un rocher, sortit son appareil photo de la poche centrale puis il sélectionna deux plans afin de pouvoir les représenter plus tard sur une toile. Pourquoi avait-il mis autant de temps pour découvrir ces paysages qui ondulaient autour du hameau où il habitait ?

Il se rendait compte qu'il avait consacré beaucoup de temps au malheur des hommes. Problème de reconnaissance, d'existence ? Certainement, encore que...

Il avait été effrayé par le manque de dimension politique de ses camarades prolétaires. Cela l'avait d'abord surpris puis déçu surtout lorsqu'on lui répétait à longueur d'année :

– Vas-y Antoine, toi, tu sais leur parler aux patrons. Ils te craignent ! Lui, l'étranger ! Mais que pouvait-il faire avec ce fardeau délégitime ? Certains m'ont même trahi. Passe encore pour ces hommes d'appareil, ils ne devaient leur survie qu'à leur allégeance au chef autoproclamé, mais les copains, bon sang, les copains...

Il reprit sa marche pour chasser ces idées noires et mieux se concentrer sur sa lézarde personnelle qui était l'objectif essentiel de son escapade. Cinquante ans d'oppression psychologique alors la sociale attendrait, il s'en occuperait plus tard...

Le sommet atteint, il évalua la situation en s'aidant de la carte IGN que lui avait prêtée Sandro pour repérer la suite de son itinéraire. Le dôme de l'Artzamendi était une évidence avec ses installations qui ressemblaient à une station spatiale sortie tout droit d'une bande dessinée de Valérian et de Laureline.

Derrière le col de l'Âne, il repéra un drôle de ballet aérien qui se déroulait au-dessus de sa tête. En déployant leur voile, les vautours s'engouffraient dans des courants d'air chaud qui les transportaient en de larges orbites gracieuses.

Fallait-il attendre le bouquet final sur place ou grimper rapidement en haut de l'Artzamendi ?

Les vautours fauves décidèrent à sa place.

Les points noirs se réduisirent pour ne plus être.

Il reprit le cours de son aventure.

Il révisa les premières leçons de géographie reclusienne dispensées par André. Il prit le temps d'observer la richesse de cette montagne qu'il ne connaissait pas. Les témoignages de ses ancêtres bergers qui avaient laissé quelques solides traces sous forme de cromlechs ou de monolithes à des endroits toujours très particuliers.

Le temps égrenait les kilomètres. Meatxe, Iguzki, Gorospil, des cols, posés çà et là dévoilaient le passage d'une vallée à l'autre entre deux montagnes. Il se ravitailla rapidement, et avala quelques gorgées de vin de Navarre. Il découvrait des sensations nouvelles. La terre de sa mère aussi, au loin, mais cela ne lui fit ni chaud ni froid. Trop tôt tout ça !, pensa-t-il. La borne 76 l'avait interpellé, lui le banni, le clandestin mais tout ça avait-il bien de l'importance ?

Étonnant comme situation.

Il était un homme libre qui traversait des territoires asservis.

Hier, il n'était qu'un fuyard, une négation.

Pourquoi ?

André lui avait expliqué : les guerres, sa guerre à lui Antoine, puis l'autre et encore et toujours !

La frontière, la borne royale !

Quelle idiotie !

Une borne frontière, un roi, un royaume, des rois, des guerres, que les hommes sont bêtes, stupides !

Et lui, ami, ennemi ?

Qui te le dit ?

Le définit ?

Qui t'ordonne de tuer ? André, toujours André !

Merci André de m'avoir instruit !, hurla-t-il en levant la tête vers le ciel !

Le ciel, à part ses nuages et sa belle couleur bleue, ce n'est rien !

Ah, si de plus en plus de nuages !

Inquiétant ?

Mais tu en as vu d'autres, camarade !

L'angoisse, toujours l'angoisse.

Pour tout, pour rien !

Sur les crêtes du Bizkarluze, il accéléra le pas malgré l'immensité du paysage qui se dévoilait au fur et à mesure qu'une ondulation prenait le pas sur la précédente.

Et là-bas, tout là-bas est-ce bien mon pays ?

Oui ? Peut-être...

Et la rage ?

Oui, mais contre qui ?

Contre moi ?

Contre les autres ?

Et l'histoire, mon histoire, l'histoire de cette enclave au cœur d'une frontière floue entre deux vieux pays.

Il leva la tête.

Le ciel se noircissait de nuages peu sympathiques.

Les oiseaux s'enfuyaient.

Il pressa le pas.

Il passa au milieu des cromlechs comme cinquante ans plus tôt lorsqu'il était accompagné des deux labrits que Jean lui avait délégués avant d'entamer la dernière montée.

Facile de ce côté-là.

Au pied des rochers qui squattaient la pyramide chaotique d'Harri Gain, il posa le sac à dos, se redressa pour décontracter ses épaules qui avaient parfaitement assuré la lourde charge.

Puis il monta rapidement au sommet.

Les couleurs du ciel étaient phénoménales, tantôt brouillées, tantôt violettes au gré de la variation nuageuse.

Au loin vers le nord, il devinait les derniers saupoudrages blancs de l'hiver.

Il pesta contre lui-même pour avoir laissé son appareil-photo au camp de base. Il s'assit à côté de la croix qui ornait une espèce de plateforme rocheuse. Il apprécia, sans plus.

Puis il revint à l'endroit où il avait déposé son sac à dos pour se livrer à un exercice qu'il était loin de maîtriser malgré l'entraînement que lui avait fait subir Sandro du côté de Cameleyre.

Il trouva le terrain idéal pour installer la tente sur un espace où les racines des arbres lui laisseraient la possibilité d'enfoncer les sardines.

Il ne se débrouilla pas trop mal pour monter la première partie.

Seul le double toit de la tente lui causa un souci car il ne réussit pas à bloquer le crochet du dernier élastique de la ficelle.

Après avoir tâtonné longuement pour enfoncer la sardine récalcitrante, il bloqua l'élastique avec une grosse pierre plate et attacha la ficelle à un arbre. Il se contenta d'un repas frugal de montagnard accompagné d'un vin rouge qu'il avait versé dans le Xahakua.

Lorsque la nuit et le froid envahirent les alentours de son campement, il se réfugia à l'intérieur de la tente, alluma la lampe, lampe qu'il avait accrochée à la barre centrale, puis il déroula le duvet molletonné que lui avait prêté son montagnard de beau-frère.

Il prit le trésor légué par André :

Textes choisis du Père Peinard d'Emile Pouget.

Il lut le passage suivant :

[...] comme on l'a dit bien des fois, les doctrines n'ont jamais compté dans l'histoire du monde ; les doctrines n'intéressent que les cerveaux, alors que les révolutions sont le fait des appétits et des bras. Le prolétariat semble avoir soupé des instituteurs dégomés et des raisonneurs de tout acabit, qui, après avoir mal digéré quatre ou cinq bouquins, émettaient...

Antoine entendit au loin un inquiétant grondement. Conséquence du retour des températures plus proches de la normale ? Certainement. Il reprit la lecture :

[...] émettaient l'autoritaire prétention de régir les masses. Que d'anarchistes aussi ont sans s'en rendre bien compte, commis la même erreur ! Combien ont cherché à imposer aux autres une croyance intellectuelle, sans voir que, par là, ils instituaient à nouveau l'autorité du dogme, c'est-à-dire la pire des autorités. Gouverner les esprits au nom d'une idée...

Un bruit assourdissant mit brutalement fin à la lecture. Antoine posa le livre, stabilisa la lampe qui commençait à danser la gigue sous l'effet des bourrasques qui balayaient la tente. Un déluge s'abattit sur la toile bleue. Bizarrement Antoine se sentait en sécurité, il avait eu l'intuition de tout mettre à l'intérieur même les godillots qu'on laisse généralement sous le double-toit de la tente.

Pourtant sa situation était précaire sous l'amas de rochers, avec le courant d'air qui s'engouffrait dans le couloir formé entre la masse rocheuse et les arbres qui vacillaient sous la tempête.

Étonnant phénomène météorologique aussi brusque qu'imprévu surtout à cette époque de l'année. La tente balançait dangereusement. Antoine se saisit des piquets. Il fallait laisser passer l'orage au sens propre comme au sens figuré !

Comme il ne croyait ni en Dieu ni au diable, il attendit que l'orage se déplace ou perde de son intensité. Il s'enfonça dans le duvet, stabilisa la lampe, le sac à dos lui servant à la fois d'oreiller et de table de nuit. Et il poursuivit sa passionnante lecture faisant fi des éléments extérieurs tant la frêle toile lui procurait un sentiment de sécurité. Mais si l'orage avait définitivement déserté Harri Gain, Antoine avait dû mal à garder les yeux ouverts. Des sensations nouvelles éloignaient les images brouillées de cette affreuse traversée qu'il avait encore en mémoire.

Le lendemain, il se réveilla lorsque la lumière du jour pénétra l'habitable toilé. Le hennissement d'un pottok aussi. Il prit tout son temps pour aborder cette nouvelle journée. Après le déluge de la nuit précédente, il fut surpris par le calme qui avait succédé à cette nuit agitée. Il y avait çà et là quelques branches cassées mais par chance le déluge avait contourné son repaire. La température avait retrouvé une normale saisonnière. Il se couvrit pour affronter la morsure du froid matinal. Une fois installé dans sa cuisine improvisée à l'air libre, il fit chauffer l'eau sur son réchaud avant de verser le liquide qu'il mélangea au café en poudre. Il se réfugia dans une sorte d'anticlinal pour se protéger du vent et déguster ses deux tartines de pain qu'il avait badigeonnées de miel.

Antoine appréciait le moment. Comme la tente était encore humide, il décida de la laisser en l'état. Il leva la tête, la secoua doucement comme pour chasser le doute qui l'assaillait : Comment se diriger vers le futur si ce maudit passé continuait de le plonger dans les abîmes des circonvolutions de son cerveau.

Puis il décida de remonter au sommet de l'antique redoute en laissant en plan son camp de base. Il ferma juste la fermeture éclair de la tente pour éviter qu'une bête ne s'y réfugie. Il avait du temps devant lui, alors il le prit.

Assis près de la croix obscurantiste qui défigurait le site, il travailla le panorama qu'il avait décidé de photographier mais aussi de croquer.

Il débuta avec le crayon à papier.

Il traça les principales lignes des montagnes qui couraient jusqu'à la mer et au-delà vers l'horizon.

Il hachura d'un trait grossier Larrun Gain qui trônait au centre du croquis.

Quant à l'océan, immense et figé, pour le représenter avec des nuances, il plongea son doigt dans une flaque, résidu de l'orage violent qui avait agité, la veille, la montagne basque, et qui n'avait pas eu encore le temps de s'évaporer puis il travailla son lavis.

Pas mal pour une esquisse.

Ayant réalisé ce qu'il souhaitait, il ouvrit son second carnet de croquis et la petite boîte d'aquarelle qu'Emma lui avait offerte. La flaque était devenue un précieux auxiliaire, elle l'aidait à réaliser le même croquis mais en couleur cette fois-ci. Il pouvait à loisir tremper ses pinceaux ou éclaircir ses mélanges. Un vrai bonheur. Sa frénésie picturale était décuplée par le triptyque, océan atlantique, Navarre, et le fameux passage clandestin qui se trouvait être quelque part dans une vallée cachée que les ondulations aquarellées avaient réussi à capturer.

Il ne faisait pas très chaud mais il avait une telle espérance dans la réalisation de ce premier exercice qu'il en oubliait ces contingences matérielles jusqu'à ce que ses doigts gourds ne lui rappellent la température extérieure.

Lorsqu'il rangea tout le matériel, le froid avait fini de le transpercer. Il franchit prudemment les quelques passages escarpés de la courte descente puis après avoir déposé tout son attirail, enlevé ses chaussures, il se glissa dans le duvet pour se réchauffer tant il grelottait. Il avait fini par replier tout le matériel et s'apprêtait à redescendre dans la vallée. L'heure était encore à la contemplation pas encore à l'introspection. Trop tôt, trop frais !

Lorsqu'il arriva sur le plateau, il ouvrit la carte IGN et dessina mentalement la suite de sa balade. Un petit tour vers le fronton de Gehasto qui l'intriguait car comment imaginer que ce fronton perdu en pleine montagne marquât l'emplacement d'un soro, là où les bergers s'affrontaient avec une pelote ? Ensuite il descendrait vers la maison de Jean et de Dolorès. Propriété qu'il avait reçue en héritage à la mort des cousins puisque Jean et de Dolorès n'avaient pas eu d'enfants.

Il s'en était débarrassé en la donnant à Jon et à Annie sa femme. Le couple s'occupait à transformer la vieille ferme en gîte.

Antoine revoyait la tête hébétée du notaire lorsqu'il lui avait annoncé : qu'il s'en contrefichait de cet héritage. Mais il n'arrivait pas à se remémorer les visages de Jean et de Dolorès.

Je vais descendre pour voir si le gîte avance, Annie sera certainement présente. On verra bien si je trouve un indice ?

Il fit une belle photo du pilotasoro avant de retrouver le goudron et ses méandres qui épousaient le terrain afin de désenclaver les habitations modernes ou anciennes. Il aperçut Annie, la salua.

– Bonjour Antoine, tu viens voir l'avancée des travaux ?

– Non Annie, lui dit-il en lui claquant une bise, je termine ma virée et comme je descendais par-là, je me suis douté que tu étais dans les parages.

– Tiens, viens voir...

Elle l'entraîna à l'intérieur. Antoine salua les deux ouvriers qui travaillaient dans la grande salle de vie qu'ils finissaient de carreler. Antoine les connaissait tous les deux car ils habitaient dans le même quartier qu'Annie et Jon.

Il regardait sans regarder car il se moquait bien de la transformation d'un lieu qui aurait dû le marquer. Il emprunta les escaliers en évitant de glisser puisqu'il était en chaussettes.

Les chambres avaient été aménagées, le grenier transformé. Tout était pimpant, sentait le neuf mais Antoine regardait ça d'un œil distrait ! Annie le sortit de sa torpeur.

– C'est beau ? N'est-ce pas ? Tu en penses quoi ?

Rien, il n'en pensait rien mais comme il ne voulait pas choquer Annie, il approuva de la tête et lui sourit !

– Viens voir Antoine, il faut que je te montre quelque chose qui te concerne. Tu vas me dire ce qu'il faut en faire ?

Ils se retrouvèrent dans la remise où Annie lui montra le mobilier que Celso et Antonio avaient déménagé avant la chute d'Irun.

À l'époque, Ana y tenait. Pourtant, elle n'avait jamais pensé à le récupérer, le temps ayant effacé toute trace de ces objets. Antoine regardait la baignoire dans laquelle sa mère avait dû les laver lui et ses frères.

Il s'attarda sur le vaisselier, sa main fit le tour des dorures chamarrées pour tracer un drôle de sillon au milieu de la poussière qui l'avait envahi. Annie l'observait sans rien dire attendant sa réaction.

– Qu'est-ce que tu comptes en faire ? Tout cela t'appartient !

– Fiche-les au bourrier ou donne-les à quelqu'un. La baignoire peut servir d'abreuvoir pour les brebis !

La réponse était tellement incongrue qu'elle stupéfia Annie. Décidément, cet homme était particulier. Antoine ne se souvenait de rien. Il avait bien essayé de se plonger dans cet amoncellement de vieilleries, de chercher une clef mémorielle mais pour lui, tout cela ne représentait rien. Absolument rien. Alors il redescendit dans la vallée.

Le troisième coup de téléphone fut très sérieux. !

Il décrocha : « Antoine, une voiture de flics monte chez toi. Ça te parle ? Intrigué Antoine ne répondit pas tout de suite ce qui inquiéta Jon. Que pouvait justifier cette intervention matinale de la maréchaussée ? Merci de ton appel, je crois que je sais ! Ne t'inquiète pas ! Tu te souviens lorsque je t'ai demandé de me prêter la bétailière ».

Le véhicule banalisé montait les lacets sévères de la petite route qui s'arrêtait au niveau de la dernière bâtisse d'Ordoki. Il savait exactement pourquoi les policiers venaient l'interroger ou l'arrêter mais il en avait vu d'autres.

Il chercherait plus tard d'où venait la fuite. Il avait abrité quelques jours un jeune nationaliste basque.

Un clandestin. La filière d'entraide entre Basques du nord et du sud avait désigné la maison d'Antoine comme une excellente base arrière pouvant servir de repli après une opération en Euskadi Sud.

Le couple Laruna était connu pour ses positions politiques, syndicales même s'ils n'avaient pas d'affinités particulières avec la cause basque. De plus la maison était isolée et on pouvait passer par la montagne. Quelqu'un avait parlé dans la famille. Une évidence !

Il ne fallait pas perdre de temps. Se remettre dans le bain. Retrouver ses instincts de fugitif. Ses réflexes de résistant face au bras armé de la domination. Tranquillement, il fit couler le café. Il descendit s'installer devant son chevalet. Mais avant il déposa sur la platine le disque de Jean Ferrat : *La femme est l'avenir de l'homme*

Car juste derrière la chanson introductive qu'il aimait moyennement arrivait très judicieusement *Le bruit des bottes* qu'il écoutait régulièrement au même titre qu'un *Air de liberté*.

On sonna. Antoine se rendit au bout du couloir pour ouvrir à ces visiteurs qu'il savait être des policiers. Situation que les policiers ignoraient et qui allait lui permettre de jouer la surprise.

Il ouvrit la porte et dévisagea une jeune femme et un grand échalas qui lui montra sa carte de service avant d'ajouter :

– Police ! Vous êtes sourd ?

– Non pourquoi ? Je peignais en écoutant de la musique !

– C'est bon ! Vous pouvez arrêter la musique afin que nous nous entretenions, j'ai quelques questions à vous poser...

Le ton était désagréable mais cela ne surprit pas Antoine.

Il s'exécuta.

Une drôle d'enquête attendait l'Inspecteur Lahitte au gabarit imposant, digne d'un bon deuxième ligne du Boucau Stade.

Le commissaire n'avait rien trouvé de mieux que de lui coller cette jeune stagiaire. Quelque chose l'intriguait depuis qu'il avait regardé le pédigrée du militant CGT, certainement coco, devenu berger sur le tard.

Cette dénonciation n'était pas claire.

Il imaginait mal cet homme impliqué dans une affaire de terrorisme ou même avoir un quelconque lien avec les nationalistes basques. Cette affaire, il ne la sentait pas. Antoine prit son temps car Jean Ferrat déclamait au bon moment :

... À coups d'interrogatoires De carotte et de bâton De plongeon dans la baignoire De gégène et de tison Il se peut qu'on vous disloque Ou qu'on vous passe à tabac Qu'on vous suicide en lousdoc Au fond d'un com...

Puis il remonta prestement pour ne pas faire attendre ses drôles de visiteurs.

– Vous attendiez quelqu'un ? demanda Lahitte.

– Pourquoi cette question ?

– Parce que cela sent le café !

Quelle entame bizarre !

– Ah, le café, je le prépare pour le facteur qui va bientôt passer. Vous en voulez ?

La décontraction du berger étonna le policier. Il secoua la tête. Antoine se tourna vers la jeune stagiaire qui refusa à son tour.

Puis l'inspecteur Lahitte revint sur sa décision :

– Oui, après tout, servez-en moi une tasse, ça me calmera ! Vous n’en voulez vraiment pas ?, demanda-t-il à la stagiaire sur un ton toujours aussi désagréable.

Cet intermède permit à Lahitte de réfléchir. Il n’a pas la tronche d’un terroriste basque mais ça ne veut rien dire.

Et puis pourquoi on m’a collé la potiche ?

Elle est mignonne mais dans ce genre d’affaire, c’est un poids mort. Surveillons l’autre zozo, qu’il ne me sorte pas une Kalach’ !

Ces cocos faut faire gaffe !

Mais c’est du grand n’importe quoi Lahitte. Oh, l’Armée rouge, c’est du passé...

Antoine revint dans la pièce, posa le plateau sur une table et invita ces drôles de convives à se servir. Mais Lahitte délaissa le plateau pour errer dans la pièce. Il se dirigea vers la bibliothèque. Elena, la jeune stagiaire, était décontenancée par l’attitude du chef. Antoine l’observait. Elle était mal à l’aise. Elle ne connaissait rien du contexte géopolitique de cette contrée. Dans une tête bien faite mais bourrée de clichés, elle surveillait cet homme qui n’avait pas l’air impressionné par la mise en scène de son chef !

Antoine avala son café. Il retrouvait de vieux réflexes qui allaient lui servir. Et s’il détestait l’institution, il trouvait le chasseur en chef un peu léger. Quant à la jeune femme qui le dévisageait, il voyait bien qu’elle n’en menait pas large. Elle baissa les yeux lorsqu’Antoine la regarda sans aucune animosité, juste pour la jauger.

– Pauvre gamine, pensa-t-il ! Quelle idée de faire ce boulot ? Flic !

Puis elle se tourna vers son chef. Mais que faisait-il ? Ce dernier continuait à déambuler dans la pièce, perdu dans ses pensées. Il souhaitait créer un climat d'incertitude alors il prenait son temps.

Il avait bien compris qu'il avait face de lui un adversaire coriace. Car cet homme était trop sûr de lui pour ne pas avoir quelque chose à se reprocher. Mais comment le deviner ? Il poursuivit l'inventaire en se rapprochant de la bibliothèque. Il secoua la tête en reposant les livres qu'il avait pris. Drôles de lectures pour un berger !

Le grand escogriffe landais n'était pas un mauvais bougre. Ses études de droit l'avaient mené vers la police alors qu'il aurait préféré la magistrature mais il avait échoué dans la dernière ligne droite.

Il était devenu un flic de renom en traitant des affaires criminelles mais le terrorisme n'était pas sa spécialité. On l'avait mandaté car le climat était particulièrement tendu et tous les officiers de police étaient mobilisés. Bien, on va voir ce qu'il a dans le ventre notre loustic ?, pensa-t-il en revenant au centre de la pièce.

– Alors Monsieur Laruna, vous pouvez m'expliquer pourquoi, quand et comment vous avez hébergé un dangereux terroriste basque, ce qui est contraire à la loi ? Un terroriste qui a certainement du sang sur les mains pour venir se réfugier en France. Et qui a trouvé une âme charitable pour le cacher. Je vous écoute Monsieur Laruna ! Et on évite de me servir des calembredaines...

La stagiaire sortit un calepin et se concentra. Antoine qui avait l'impression de se trouver au cœur d'une pièce de théâtre, se contenta d'une réplique d'une banalité confondante :

– En effet, j'ai hébergé un jeune randonneur basque durant le week-end. Il était complètement perdu et je l'ai croisé à l'endroit où je réparais une clôture. Antoine dispensa un sourire forcé à l'enquêteur avant de poursuivre.

Ce jeune randonneur était parti en repérage chercher des traces historiques de la voie du Baztan, chemin de Compostelle tombé aux oubliettes. Il s'était égaré peu après Ainhoa.

Lahitte passablement énervé le coupa sèchement et se tourna vers la stagiaire :

– Mais arrêtez de noter ce conte à dormir debout !

Puis se tournant vers Antoine, Lahitte haussa le ton :

– Reprenons Monsieur Laruna. Vous reconnaissez avoir hébergé un terroriste basque ? Oui ou non ?

– Non, j'ai hébergé un jeune randonneur égaré que j'ai déposé dans les landes au-dessus de Cambo afin qu'il retrouve le chemin de Saint Jacques de Compostelle de cette voie du Baztan !

Lahitte encaissa. La partie allait être rude, il s'en doutait. Ce berger était bien autre chose que ce qu'il laissait entendre. Mais, ce qu'il n'avait pas prévu, c'est la violente contre-attaque qui le surprit lorsqu'Antoine lui demanda tout simplement :

– Puisque vous utilisez le terme terroriste, je voudrais juste savoir à quelle police politique vous appartenez à la Pide ou à la Sipo ?

Antoine le fixa. Le regard de l'ancien clandestin n'exprimait rien. Lahitte faillit s'étouffer en entendant cette provocation. Décontenancé, il perdit pied. D'où sa brusque réaction car il ne connaissait ni la Pide ni la Sipo :

– Dis donc mon petit bonhomme avant de faire le malin, je te rappelle que les questions, c'est moi qui les pose. Alors au lieu de débiter des délires sur une supposée police politique car je suppose que c'est de ça dont tu me parles, j'attends des réponses sérieuses à propos d'un dangereux... il hésita, un dangereux criminel basque si tu préfères...

Mais il ne poursuivit pas parce qu'Antoine s'éloigna pour se diriger vers le buffet. La jeune femme glissa sa main vers son arme de service. Antoine la toisa :

– Parce que vous croyez qu'un militant ouvrier peut se transformer en criminel. Vous avez bien mal appris l'histoire, mademoiselle.

Lahitte qui ne comprenait pas grand-chose à la situation après sa pitoyable sortie fit un signe de la tête à la jeune femme pour qu'elle se calme. Pendant ce temps Antoine fouilla dans ses papiers à la recherche d'un document.

Il le prit, revint à hauteur de la lourde table et fit glisser la carte pour que l'Inspecteur Lahitte puisse la regarder. Oh, putain une Carte de Résistant ! Juin 1946 ! Un os !

– Et si cela ne vous suffit pas, vous pouvez regarder ces papiers Inspecteur. La Sipo je l'ai eue aux fesses à Lyon. En Ardèche c'était la police politique bien française qui était à la recherche des Guerilleros. Mes compatriotes résistaient car ils savaient ce qu'était le fascisme pendant que certains de vos concitoyens collaboraient, monsieur l'Inspecteur de la police française. Oui j'ai été un terroriste, moi aussi ! La Gestapo à Lyon ou la Sipo si vous préférez, je pense que vous en avez entendu parler. Faites attention aux mots que vous utilisez. Si vous considérez que je suis un terroriste, rendez-moi ma carte de Résistant et arrêtez-moi puisque je vous dis que j'ai été un terroriste au sens totalitaire du terme. Emmenez-moi au commissariat, l'ancien syndicaliste CGT répondra à vos questions comme aurait pu le faire le terroriste Résistant et encore aujourd'hui résistant. Sinon Inspecteur, je vous le redis pour la énième fois, j'ai abrité un randonneur espagnol perdu dans la montagne basque. Et comme l'espagnol est ma langue maternelle depuis ma venue au monde, le 11 septembre 1928, je lui ai proposé de l'aider.

C'était un jeune historien passionné par une histoire venue de la nuit des temps et qui aujourd'hui passionne le monde. Voilà, je vous ai tout dit. Donc soit vous embarquez le terroriste, soit vous quittez ces lieux. Mais je ne vous dirai plus rien... Quant à vous mademoiselle, ce n'est pas parce que vous portez un pistolet que vous devez vous croire forte ! Moi aussi j'ai porté des pistolets au nez et à la barbe des Allemands mais je crevais de trouille chaque fois que j'en avais un sur moi !

L'inspecteur Lahitte tournait et retournait les papiers : FTP MOI, Guerillero ! Putain la vache que du lourd ! Du coco pur et dur ! De la Résistance. Putain si la potiche ne l'avait pas accompagné, il l'aurait bouclé mais là il fallait sortir de ce guêpier la tête haute !

– Bien, à présent les choses sont claires ! Mais dites-moi, vous avez commencé tôt !

– Je n'avais pas le choix ! Votre café est froid ! Vous en voulez un autre ?

– Bien volontiers. Je vous fais grâce d'une déposition au commissariat. Vous m'avez convaincu, ajouta-t-il sans trop y croire. Et comme il n'avait pas envie de s'embarquer dans une histoire complexe, il préféra s'en tenir à cette version. Il en avait par-dessus la tête de ces atermoiements politiques où ordres succédaient aux contre-ordres. De la collaboration avec ces flics espagnols qui ne lui revenaient pas. Il lui tardait de retrouver des affaires plus accessibles plutôt que de se lancer dans des opérations incertaines avec ce nationalisme basque dont il ne comprenait ni les attendus ni les espoirs. Il laisserait la suite de l'histoire à des spécialistes s'il y avait suite !

– Mais vous n’étiez pas obligé de me traiter de gestapiste, dit-il avant d’avaler son café !

Antoine sourit. Il hésita puis se lança :

– Vous connaissez l’histoire de la chanson de Brassens à propos de la pèlerine ? Non, eh bien renseignez-vous.

Mais l’Inspecteur Lahitte n’était pas homme à céder de cette façon. Lorsqu’il prit congé, il crut bon d’ajouter :

– On sera peut-être amené à se revoir...

Antoine n’ajouta rien. Ce n’était pas la peine de relancer le débat. Il se contenta d’un au revoir poli puis poussa la porte. Il monta rapidement à l’étage pour surveiller la suite des opérations.

Les deux policiers s’invectivaient, ou plus exactement Lahitte, à grands renforts de moulinets de bras, expliquait à sa coéquipière la ou les raisons pour lesquelles il n’avait pas poussé le bouchon plus loin. Antoine en était persuadé, cette petite vipère pouvait devenir dangereuse. Elle avait peur. On avait dû lui farcir la tête avec tout un arsenal de clichés sur des pseudo-révolutionnaires basques. Peur de mal faire aussi. On ne devient pas policier par passion mais par obligation. Antoine nota que Lahitte était passablement énervé lorsqu’il glissa sa grande carcasse dans le véhicule banalisé. Il devait prendre toutes les précautions car cette visite n’était pas anodine. Et, s’il avait gagné la première manche, il pouvait tout perdre s’il laissait les choses en l’état. Il regarda la voiture des policiers s’éloigner puis il descendit se réfugier dans son antre pour faire le point. Mais avant de s’asseoir, il remit le tourne disque en marche.

Jean Ferrat reprit de sa belle voix :

C'est partout le bruit des bottes C'est partout l'ordre en kaki En Espagne on vous garrote On vous étripe au Chili l On a beau me dire qu'en France On peut dormir à l'abri Des Pinochet en puissance Travaillent aussi du képi...

Oui, tu as bien raison Jean, des Pinochet qui travaillent du képi, il y en a toujours eu en France.

Ce flic m'a fait une drôle d'impression comme s'il ne voulait pas pousser plus loin son enquête, méfiance tout de même.

Il valait mieux éviter les suites fâcheuses de cette affaire dont il était loin de penser qu'elle aurait pris cette tournure lorsqu'il avait hébergé le jeune basque qui était tout autre chose qu'un gentil randonneur égaré sur le chemin de Compostelle.

Mais Antoine était très content de sa réplique spontanée lorsqu'il avait affirmé que le randonneur basque s'était fourvoyé dans sa recherche des traces d'une antique voie du Baztan, passage obligé des pèlerins lorsqu'ils ne voulaient pas risquer l'aventure dans la montagne basque. Comme il avait laissé filer assez de temps pour se prémunir d'un éventuel retour des deux enquêteurs, il pouvait y aller.

Il prit une feuille vierge, un crayon à papier et écrivit :

Emma je suis parti faire une course à Bayonne. Si jamais tu reviens avant moi... À tout à l'heure. Bises Antoine

Puis il mit le petit mot en évidence et descendit au garage.

Au Laxia, il croisa Txema. Il s'arrêta à sa hauteur au milieu de la route ::

– Salut Txema, tu vas bien ? Je m'en vais à Bayonne mais je t'ai préparé le café. Tu sais où se trouve la clef ?

– Non, non, je ne monte pas, je vais te donner ton courrier. Rien d'intéressant. Que des revues gauchistes et le journal. Au fait, tu repars en montagne, bientôt ?

– Non pas pour le moment, je te raconterai demain car il faut que je file ! Bonne journée Txema !

– À toi aussi, veinard de Tonio !

Oui, on peut le dire comme ça !, pensa Antoine.

Txema lui passa le courrier par la fenêtre de la 4L puis reprit sa route. Antoine consulta son courrier avant de le déposer sur le siège passager. Les journaux : *La Vie ouvrière*, *L'Huma*, le *Sud-Ouest*.

Tu parles de journaux gauchistes, sacré Txema !, murmura Antoine.

Il avait prolongé son abonnement à *l'Huma* car il ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'il aurait pu être un de ces journalistes.

Il lui arrivait même d'acheter d'autres journaux ou revues lorsqu'il allait en ville. Il était curieux de tout, pouvant aussi bien lire *le Parisien Libéré* que *le Nouvel Observateur*. *L'Equipe* parfois à cause du vélo....

Et lorsqu'il allait à Bayonne, il achetait le magazine de luxe qu'il avait bien connu où officiait son vieil ami Paul comme rédacteur en chef.

Il redémarra pour reprendre la route car il voulait tirer les choses au clair. Il avait remis en place toutes les pièces du puzzle. Il fallait faire vite pour protéger sa fille avant que la police ne s'en mêle.

Lorsqu'il emprunta le cours du Comte de Cabarrus, juste avant de se rendre à la Faculté où Emilie terminait son droit, il avait fini par entériner le choix du meilleur scénario même s'il comportait des risques. Il fallait juste qu'il justifie son intrusion surprise auprès de sa fille, tout en restant discret pour éviter que la police ne parvienne à comprendre le sens de cette visite. Il respira un bon coup pour calmer son impatience. Se mua en un père normal, ayant un imprévu familial, qui souhaitait rencontrer sa fille en urgence.

C'est ainsi qu'il passa sans encombre le secrétariat où une charmante personne lui indiqua les horaires des cours afin qu'il puisse caler son rendez-vous avec sa fille. Mais comme il restait du temps avant la fin du cours, la secrétaire lui demanda s'il souhaitait qu'elle aille chercher sa fille. Il hésita, puis il acquiesça tout en lui précisant qu'il n'y avait rien de catastrophique dans l'accident familial qui venait de se produire.

Il pénétra sous les arcades mais n'alla pas plus loin pour éviter de se montrer. La secrétaire tourna autour de ce qui avait été certainement un cloître avant d'entrer dans le bâtiment. Antoine écoutait le tixtu déclamer sa lancinante mélancolie. Vraiment agréable cette supposée opposition, musique d'un côté, études de l'autre.

Double confrontation : études musique ou musique accompagnant des études.

Ah, le droit ! pensa Antoine, encore une vieille histoire !

Il aperçut sa fille qui sortait d'une salle.

La secrétaire lui désigna la personne qui l'attendait.

Emilie accéléra le pas.

Que se passait-il ?

– Qu'est-ce que tu fais là papa ?

Antoine ne réagit pas de suite :

– Viens je t'emmène loin d'ici. Pour éviter des oreilles indiscretes !

– Et mes cours ?

– Plus tard, tu rattraperas. Ce que j'ai à te dire est bien plus important que n'importe quel cours. Pour toi, pour ton avenir, pour ton engagement politique futur ! Vas-y monte !

Emilie était intriguée.

Elle connaissait bien son père. Sa part de mystère, ses silences, ses interrogations. Mais aussi le militant politique qu'il avait été.

Son histoire vécue dans son adolescence lui avait donné le goût de la syndicalisation. Des coordinations lycéennes fleurissaient çà et là car la gauche avait été en dessous de tout au niveau de l'attente des revendications lycéennes.

Dès qu'elle avait entamé ses études à la petite faculté de Bayonne, en échangeant avec les étudiants qui traversaient la frontière, elle avait été sensibilisée à la question basque. Et sur la lancée, elle avait participé à la naissance d'une organisation contestataire. Aujourd'hui une simple nébuleuse où s'entrechoquaient des lignes politiques bizarres puisque Emilie venait de la mouvance communiste, et à l'opposé ses amis issus pour la majeure partie d'entre eux de la petite bourgeoisie, militaient pour un nationalisme basque pur et dur bien dans la tradition réactionnaire de leur classe sociale favorisée.

Emilie manquait de socle politique solide ou d'enfumage dialectique pour imposer une ligne pertinente. Et pour exister, elle avait joué les apprentis sorciers.

Son père n'avait toujours pas ouvert la bouche. Il attendait de quitter Bayonne pour s'expliquer. Il se concentrait sur sa conduite pour éviter un bête accident mais il répétait en silence son texte pour éviter une brutale secousse. Car Emilie allait être secouée, il en avait conscience. Tout en réfléchissant à son intervention, il eut une idée. Oui c'est une excellente idée, pensa-t-il.

– Emilie la chose est grave, d'où ma venue. Sérieuse certes, mais on peut s'en sortir si on se cale. Ensemble. Ne t'inquiète pas ! Je vais tout t'expliquer mais hors de Bayonne. Pas d'oreilles indiscrètes. Je connais un endroit où on sera tranquille pour converser. Je te raconte le début et puis je te laisse réfléchir aux causes qui ont déclenché ma venue. Mais avant, on se pose dans un restaurant d'un petit village dont tu n'as jamais entendu parler, tu paries ?

Emilie ne connaissant pas les Landes à part Cameleyre, hocha la tête.
Antoine reprit :

– On va chez un copain. C'est plus qu'un copain ! C'est un camarade. Pour toi, ça ne veut pas dire grand-chose. On s'est battu ensemble pour s'approprier les moyens de production après la faillite de la boîte. C'était bien parti mais notre expérience autogestionnaire a fait pschitt, à la Lip ! Oui je sais, je sais ce que tu vas me dire... Il tient un petit restaurant qui ne paye pas de mine, tu vas voir !

– Mais tu ne m'as toujours pas dit ce qui a motivé ton arrivée matinale...

Antoine expliqua :

– Ce matin, j'ai eu la visite de deux flics qui m'ont interrogé sur la venue d'un militant basque en cavale. Je leur ai servi un conte à dormir debout pour expliquer l'accueil momentané de ce jeune égaré alors que notre ami est resté plusieurs jours à l'abri des regards indiscrets. Je ne pense pas que l'inspecteur ait gobé mon histoire mais là n'est pas la question. Il faut que l'on évoque ensemble la suite, au calme et devant une bonne assiette de pibales ou d'anguilles ?

Lorsqu'Antoine entra dans le petit restaurant, Josette la femme de Georges l'embrassa et appela son mari :

– Georges regarde qui nous arrive ?

Antoine se moquait de l'indiscrétion car ici, il se savait être en sécurité. Les deux hommes se donnèrent l'accolade.

– Vas-y installe toi là-bas ! Aujourd'hui c'est anguilles ! Pas de bol si tu préférerais tes *angulas* ! Un petit vin du pays d'Orthe pour accompagner ? Et ta fille ?... De l'eau ? Parfait en provenance directe de l'Adour comme les anguilles !

Georges servit les deux assiettes mais au moment où il repartait avec le plat bien rempli, Emilie n'eut pas le temps d'intervenir que Georges se retourna :

– Ne t'inquiète pas Emilie, je vais revenir mais les anguilles, ça se déguste chaud ! Bon appétit !

La jeune fille devint toute rouge. Quelle bourde ! Ce qui fit sourire Antoine...

– Alors Emilie, c'est bon ?

– Un régal. Il faudra que l'on revienne avec maman et François.

– Promis mais avant il va falloir sortir de cet imbroglio.

– Je t'écoute...

– Ce matin, les flics ! Tu imagines le choc. Ils enquêtaient sur une affaire de terrorisme. Ils voulaient tout savoir sur Joxeba. Jusque-là tu me suis ? Emilie acquiesça d'un hochement de tête. Antoine poursuivit : Tu penses bien que l'affaire est très sérieuse pour déplacer la police au fin fond des contreforts de la montagne basque. Ils ont eu vent de la visite inopinée du jeune nationaliste basque. Un de nous quatre a été indiscret. Si tu enlèves Emma, moi, François, tu devines la suite. Et dans le contexte actuel, cette histoire peut vite devenir une affaire d'état, sans jeu de mots. Vas-y mange Emilie ! Je suis tombé sur un inspecteur compréhensif qui visiblement menait une enquête qui ne le passionnait guère mais il n'est pas sûr que cette affaire en reste là...

Antoine ne voulait pas affoler sa fille alors il se devait d'être clair dans ses explications. Georges revint avec le plat tenu au chaud. Il servit Antoine et força Emilie à en reprendre quelques-unes. Antoine prenait le temps de déguster les succulentes anguilles. Emilie n'avait plus très faim car elle comprenait qu'elle était la cause de cet imbroglio.

Certes son père était très calme, mais elle était tout de même inquiète. Car rien n'était logique dans cette histoire. Bon elle verrait plus tard. Elle grignota les dernières anguilles avant que son père ne finisse son assiette. Son père avala une gorgée de vin avant de reprendre le cours de son histoire :

– Ta mère était d'accord pour accueillir le réfugié basque. François l'a à peine aperçu mais toi tu as eu l'occasion de discuter avec lui. J'en ai déduit que l'intervention de la police ne pouvait venir que d'une fuite de ton entourage puisque nous n'étions que les quatre à être au courant. Emilie, je ne sais pas quel mouvement tu fréquentes mais il y a un problème. Pas de leçon de morale de ma part, ne t'inquiète pas !, non, tu es une grande fille ; tu es libre d'avoir les idées que tu veux. Dans votre groupe, il y a une taupe infiltrée qui bosse pour l'institution, tu l'appelles comme tu veux. La taupe aussi d'ailleurs : mouche, indic, mouchard, balance. Mais il y en a un ou une qui s'est servi de ton bavardage pour aller le livrer à des gens peu recommandables.

Emilie baissa la tête. Elle comprenait tout à présent. Quelle imbécile ! Elle avait voulu faire l'intéressante, se mettre en valeur pour gagner du galon dans le groupuscule étudiantin qui venait de naître. Fille de militants syndicalistes, elle avait été élevée dans un milieu où la parole, les idées et les avis étaient libres !

Elle imaginait que ce groupe de copains immergé dans la mouvance basque modérée pouvait donner naissance à une belle histoire. Quelle naïve !

Elle s'en voulait à présent mais elle savait que son père allait assurer. Et même s'il n'avait jamais pris la peine de se raconter, les deux enfants avaient une profonde admiration pour leur père.

L'imaginaire avait toujours accentué le mystère qui ne cessait d'accompagner ses combats depuis ce terrible jour qui avait brisé son enfance et sa vie. Emilie et François ignoraient tout de la vie du syndicaliste mais elle avait confiance :

– Tu as tout compris papa. J'en ai parlé à Philippe. C'est mon copain. On vit ensemble à Bayonne en ce moment. Il m'a entraînée dans ce mouvement. Je l'ai suivi parce que je l'aime bien mais je n'ai jamais discuté avec les autres de la venue de Joxeba à la maison. Tu crois que c'est grave papa ?

Antoine la laissa pleurer. Il adorait sa grande fille. Instinctivement, il se mua en animal politique au sens premier du terme, car il portait toujours au plus profond de son cœur son statut de paria, de clandestin.

Retrouver ses réflexes face à l'institution toute-puissante. Traiter la trahison, la compromission, il en avait l'habitude. Mais depuis qu'il vivait comme un loup pourchassé par tous ces déséquilibrés de l'outrance qui s'escriment à bousiller la vie des gens ordinaires, il savait qu'il avait encore et toujours des amis. Et il en avait même qui allaient l'aider.

– Tiens, essuie tes larmes. Ça fait du bien de pleurer. Pas de panique, j'ai la solution mais il faut que tu sois d'accord avec mon idée pour te sortir de ce mauvais pas. Ensuite on révisera le scénario. Mais pas avant d'avoir dégusté la spécialité de la maison. En attendant, j'ai quelques questions à te poser pour essayer de comprendre. Il faut que tu m'en dises un peu plus sur votre groupe. Car lorsqu'on joue au révolutionnaire alors qu'on est plus doué pour la marelle, on ne résiste pas. Le pouvoir ne plaisante pas avec l'opposition quelle que soit sa dimension même s'il a face à lui des amateurs. Clemenceau avait réussi à corrompre quelques-uns des compagnons d'André car il voulait tuer la CGT.

Il a même fait emprisonner Pouget et Griffuelhes. Tu te rends compte. André était moins connu, il a échappé à l'emprisonnement. Je te fais grâce des autres magouilles de ce criminel d'état. Car il était capable du pire, capable d'envoyer ses petits soldats jouer les boute-feux pour ensuite sortir la mitraille afin de mater la révolte. Moi aussi, à un autre niveau, j'ai déjà connu un bon copain, leader charismatique de notre mouvement, qui parlait haut et fort de la révolution alors qu'il n'était qu'une sale balance au service du patronat. Et s'il n'avait pas commis une grossière erreur en se faisant porter pâle grâce à un arrêt maladie de complaisance au tout début de la grève générale qu'il avait déclenchée, on ne se serait douté de rien ! Alors que la veille, ce donneur de leçons nous traitait de défaitistes à la solde du patronat. Voilà j'en ai terminé avec mon sermon. Tu en penses quoi de tout ça ?

– Dis papa, tu crois que c'est Philippe le traître ?

– Pas forcément...

– J'aimerais que tu me rassures car tu sais avec mon Philippe...

Elle s'arrêta là car elle avait un doute à présent.

– Te rassurer, t'inquiéter n'est pas d'actualité mais tu vas pouvoir vérifier tout ça et j'espère que votre bourde commune en restera là, sinon ma pauvre Emilie il va falloir que tu envisages de changer de *novio*...

Georges vint débarrasser les assiettes et les couverts. Sans faire de commentaires car il avait senti une certaine tension autour de la table. Ce conciliabule improvisé avait quelque chose de solennel. Il fit un aller-retour pour ramener les fameuses crêpes fourrées à la crème. Antoine poursuivit :

– Philippe ! A-t-il utilisé l'information livrée par une belle innocente pour assoir son autorité morale sur le groupe ? Ou si j'en crois ce que tu m'as détaillé sur une nébuleuse en gestation ? À toi de voir mais évite de te tromper ma fille...

Après avoir bu leur café, Antoine se rendit au comptoir pour payer pendant qu'Emilie filait aux toilettes. Mais Georges refusa :

– Pas question, tu entends ! Au nom de nos combats passés alors laisse tomber !

– Dans ce cas Georges, je ne reviendrai plus. Tu m'as dit la même chose la dernière fois.

– Pour ne pas te fâcher, je te propose un arrangement : lorsque tu repasses avec Emma, tu auras le droit de payer. Promis ! Ça te va comme ça camarade ?

– D'accord, merci Georges ! Mais Emilie et Josette sont témoins, tu ne pourras pas te défilier la prochaine fois.

Après la longue explication de texte livré dans ce lieu si convivial où l'on mangeait si bien, Antoine fila en direction de Saint Vincent de Tyrosse, la petite cité ouvrière qui se transformait peu à peu en lieu de villégiature privilégié depuis que tout un pan de l'industrie avait été bradé par les capitalistes et leurs valets politiques.

Toujours les mêmes raisons qui touchent en principe aux dividendes des actionnaires. Mais Antoine ne s'appesantit pas sur les délires habituels des dominants, non là, il allait à la rencontre d'anciens compagnons avec qui il avait partagé tant de combats, car il avait besoin d'informations solides pour mettre en place le plan qui permettrait sa fille de sortir de la nasse dans laquelle elle s'était fourvoyée. C'est Emilie qui rompit le silence :

– Tout va bien papa ?

– Oui, oui, je réfléchis. Je digère aussi.

– Qu’est qu’il était bon le dessert ! Je n’avais jamais mangé une crêpe aussi appétissante !

– Comme toujours chez Josette et Georges ! Pour la suite de notre périple, je t’explique. Mais avant j’ai besoin de ton avis. Pour ton ami, tu te débrouilles, cela ne relève pas de mon domaine, dit-il en accompagnant sa remarque d’un large sourire. Vérifie juste l’histoire de la balance. Avec ton accord, je vais te coller une pancarte qui va t’aider à te déciller les yeux. Et à l’aide de cette métamorphose ou de ce retour aux sources, tu vas savoir s’il a des sentiments pour toi ou si c’est une belle ordure ?

Une énigme de plus, conséquence de sa bourde.

Mais Emilie était loin d’être une oie blanche.

Elle voyait bien le chemin vers lequel son père voulait l’emmener.

Ses études lui avaient fait prendre conscience de l’antagonisme entre les divers courants politiques même si elle était loin de tout maîtriser.

Comme elle connaissait l’orientation politique de ses parents, elle n’était pas trop inquiète car elle saisissait à demi-mot les insinuations de son père. Non, ce qui la tracassait c’était la possible trahison de Philippe. Et ça elle ne pouvait pas l’imaginer.

Antoine traversa le village avant de quitter la Nationale 10 pour tourner à droite afin de retrouver l’Union Locale où il avait pris l’habitude de se rendre au moment du grand combat qu’ils avaient mené à l’époque. Il aurait pu emprunter la route des usines qui avaient fermé les unes après les autres mais il n’avait aucune nostalgie. Trop de compromissions ou d’arrangements qui avaient permis à ces oiseaux de malheur de filer la quenouille après s’être goinfrés comme d’habitude.

Les fausses promesses, une communication parfaite de tous ces ladres, passant du capitaliste pur et dur à l'avocat des bonnes affaires ou au politique ayant oublié sa couleur rose naturelle pour la diluer en jaune comme il sied à ces bien-pensants.

Ils avaient largement triomphé du combat ouvrier qui s'était effrité au fur et à mesure que le bras de fer tournait à l'avantage des larrons.

Il se gara devant le local CGT situé au cœur du site de Cla de Lue qui appartenait à la mairie. Il frappa et tomba nez à nez avec ceux qu'il était venu voir. Félix l'ancien secrétaire de l'UL CGT de Tyrosse et Jos Marcheprime qui, avec Marcelle, avaient créé une section de retraités en plus de leur activité syndicale.

Félix venait presque tous les jours à l'union locale tellement il avait dû mal à basculer dans sa nouvelle vie. Et Jos Marcheprime tenait régulièrement des permanences syndicales. Ils furent surpris mais heureux de croiser le dissident.

– Antoine, quel plaisir de te voir !

– Et moi donc, le plaisir est partagé. Je vous présente ma fille Emilie. Félix et Jos, ma visite n'est pas le fait du hasard. J'ai mangé chez Georges et je suis passé à l'UL mais si je ne t'avais trouvé, je venais te rencontrer chez toi Félix. Par chance Jojo est là, je vais tout vous expliquer.

Même s'ils ne partageaient pas la même philosophie du combat syndical, Antoine n'avait jamais rompu avec le noyau dur de l'UL. Félix lui tendit un cadre en verre :

– Tu te souviens ?

– C'est qui papa tout ce beau monde ?

– Dany, Cécile, Marcelle et Félix à la tribune. Ils écoutent Georges Séguy qui était le Secrétaire Général de la CGT. Je suppose que cela ne te dit rien !

– Non, mais toi tu es où Papa ?

– Je ne suis pas là, ni dans la salle qui était diablement pleine !

– Emilie, ton père te fait marcher. Il était encore dans la ligne à l'époque, c'est lui qui prenait les photos.

Puis Antoine entra dans le vif du sujet :

– Jos peux-tu me faire une carte des Jeunesses Communistes pour Emilie. Adhésion en 1985 ?, je vais payer toutes les cotisations mensuelles de cette année ainsi que celles du début de cette année. Tu lui donneras tous les contacts et les réunions à venir. Pour les photos pour la carte, elle verra plus tard Il faut vraiment que tout ça soit authentique. Oui, oui dans un local CGT pas de soucis, la situation l'exige. Je te fais un chèque en suivant, j'explique ...

Antoine raconta l'histoire à ses compagnons de route, ils en avaient tellement vécu d'histoires similaires ...

– Vous comprenez l'urgence de la situation. Tu es d'accord Jos ?

– Si c'est la seule solution que tu aies envisagée pour sortir Emilie de cette impasse, je ne peux qu'approuver !

– Merci Jos !

Il avait toujours été très copain avec le jeune Jos qui possédait un degré de tolérance et d'acceptation de l'autre qui contrastait avec le militant estampillé communiste.

– Jos, tu as toujours été un formidable historien et ne dis pas non. Notre différent portait sur le fait que c'est aux ouvriers de s'approprier leur outil de travail. De réfléchir à ce qu'ils produisent, pourquoi ils produisent et pourquoi tous les voleurs historiques leur piquent leur sueur, leur vie, bon j'arrête là !

Tu connais tout ça aussi bien que moi ! Quant à ton Parti, il fut comme les autres partis. Un simple parti de gouvernement qui légiférait pour permettre aux capitalistes de poursuivre leur petit jeu de dupes ! Mais passons Jos ...

– Attends Antoine, je n’ai rien oublié de ta théorie. Mais aujourd’hui, ce dont j’ai besoin c’est que tu racontes toute cette expérience autogestionnaire. Je t’explique : avec Marcelle, on a monté un institut d’histoire sociale et j’aimerais que tu écrives l’histoire de ces luttes que vous avez menées...

– Désolé Jos, mais pour le moment je suis sur un autre projet, mais je ne ferme pas la porte.

– Garde ce numéro Antoine car tu retrouveras un pan de l’histoire syndicale de ta boîte.

– Impressionnant ces acquis sociaux : garderie, centre aéré ! Quant à la démocratie directe, on dirait les écrits et commentaires de mon cher André Mais avant la fin de l’année je t’attends aussi à Ordoki ! Tu viendras en vélo je suppose ? Tiens avant de partir redonne-moi ton numéro de téléphone car je n’ai plus l’annuaire des Landes.

Pendant ce temps, Emilie parcourait à son tour les revues étalées sur la table. Elle découvrait les révoltes de 1907 dans les Landes dont elle n’avait jamais entendu parler. Cela lui permettait de récupérer de son traumatisme et de ses égarements dans des mouvements qu’elle considérait à présent comme superficiels depuis qu’elle découvrait son militant ouvrier de père.

Pendant que les vieux camarades se racontaient, Emilie furetait au milieu du local.

Elle découvrit les stencils et la machine à produire du tract.

Elle feuilleta la pile de vieux tracts avant de s’attarder sur les rayons de la bibliothèque.

Elle fut impressionnée par la qualité des ouvrages qu’elle contenait.

– Merci les copains, Félix, Jos vous n’avez pas changé comme tant d’autres. Je repasserai plus tard mais là il faut jurer l’urgence, on y va Emilie ?

– J’arrive papa. Félix et Jos, je peux emprunter ces deux livres ? Je les ai mis sur le carnet de prêt au nom de papa !

– Ce n’était pas la peine Emilie, celui-là personne ne l’emprunte, il est trop complexe, tu peux même le garder si tu veux ! L’autre : *Histoire de la CGT*, tu le ramèneras car il est dédié par le camarade Séguy.

– Montre, Emilie !, non pas celui-là, l’autre... 1906 – *Le congrès de la Charte d’Amiens*. Oui, c’est la première publication de l’Institut CGT d’histoire sociale. Très bonne lecture Emilie même si cet ouvrage se trouve à Ordoki et que tu n’as jamais daigné jeter un œil sur ma collection...

Félix s’amusa de cette dernière remarque et il pensa : Ah, ces jeunes intellectuels gauchistes !, car il avait le même à la maison. Antoine reprit car le temps pressait :

– Félix, tu envoies le bonjour à Marcelle de ma part. Tu lui raconteras. Jos encore merci ! Mais avant de partir, j’aimerais bien savoir pourquoi vous n’êtes jamais passés venus me voir surtout que si je me souviens bien, Marcelle est une amoureuse du Pays basque ?

Félix se racla la gorge pour justifier son embarras :

– Tu vas te moquer de moi Antoine mais figure toi que nous sommes venus une fois mais que nous n’avons jamais trouvé la ferme ! Et puis on s’est engueulé avec Marcelle et elle m’a dit : allez fais demi-tour, alors qu’il suffisait de demander à un quidam. Je crois que ce jour-là on a dû visiter toutes les fermes entre Espelette et Itsassou !

Connaissant le caractère soupe au lait de Marcelle, Antoine sourit en imaginant la scène.

Puis en revoyant l'image fugace de la voiture banalisée, Antoine prit une feuille de papier et dessina un plan sommaire avant d'ajouter au bas de la feuille l'adresse et le numéro de téléphone.

– Je vous attends aux beaux jours camarades ! Et toi aussi Jos, Tarnos n'est pas à des années-lumière d'Ordoki. Et pas d'excuse cette fois-ci, si vous ne voulez pas risquer l'exclusion. À bientôt !

La voiture filait à présent sur la nationale 10.

– Papa, cette histoire m'a ouvert les yeux ! Tu bosses comme un malade et tu ne regardes pas ce qui se passe autour de toi. J'en avais presque oublié mes origines sociales.

– Emilie, il y a toujours eu une éducation populaire chez les prolétaires. Moi j'ai eu un la chance d'avoir un professeur Nils dans ma jeunesse puis un précepteur social atypique, le même Nils qui s'était transformé en André lorsque j'avais atteint un niveau de conscience suffisant de mon état de paria. Et André assumait son infériorité sociale, face aux classes dominantes tant il les méprisait Parvenus à Bayonne, avant de la libérer, Antoine demanda à sa fille de déclamer son texte :

– Vas-y je t'écoute ?

– Écoute Philippe, c'est un camarade du Parti qui est venu me chercher !

– Quel Parti ? Tu en as d'autres comme ça ?

– Le Parti communiste, le seul l'unique parti digne de ce nom ! Oui, j'ai toujours été "coco" !, ça t'en bouche un coin mon petit nationaliste adoré ? J'ai reçu des ordres pour faire de l'entrisme dans votre organisation de petits bourgeois attardés pour savoir si on pouvait en tirer quelque chose. Comment tu ne me permets pas ?

Je vais me gêner. Des nantis qui jouent les révolutionnaires alors que votre mouvance nationaliste, est une déviance évidente d'un fascisme latent ! Et si tu accolés nationalisme à socialisme, on sait ce que cela donne...

– Parfait Emilie ! Après une envolée de ce type, tu auras toutes les réponses à tes questions. Et tant mieux si tes yeux embrumés par l'amour se dessillent. Si les flics t'interrogent, tu répètes à satiété : oui, basque randonneur, chemin de Saint Jacques, oui beau gosse, bien sympa. Non, pas la tête d'un tueur. Hélas l'oiseau s'est envolé. Et puis la vérité : oui je suis communiste comme mes parents. Là ça calme ! On fait le point samedi. Évite le téléphone, fais un saut ! Dans le cas contraire, évoque juste les affaires de cœur, on ne sait jamais...

– Merci pour tout papa, c'était génial. Tu as été génial ! Pour une fois que tu as pris le temps. Il ne te reste plus qu'à travailler le rire, si tu veux je t'aiderai, dit-elle malicieuse. Mais pour le reste, chapeau ! Tes camarades sont adorables ! Bises.

Antoine mit le moteur en marche. Il soupira. Le rire ? On ne lui avait jamais appris à rire. Et ce, depuis sa plus tendre enfance.

Les fascistes ne tolèrent pas le rire, ne supportent pas le rire.

Et lorsqu'on baigne dans cette atmosphère, on n'a pas le temps de rire car l'hydre endormie finit toujours par se réveiller.

Et le machiavélique président socialiste avait décidé de mettre des bâtons dans les roues de la Droite dite républicaine en rallumant les cendres noires de Douaumont à l'île d'Yeu en passant par le Pourtalet.

La voiture filait vers le Pays basque intérieur. Quarante minutes plus tard, il gara la voiture dans la cour intérieure de la ferme basque sortant Kitchmi de sa torpeur.

– Tais-toi Kitchmi !, tu ne vois pas que c'est Antoine !

Le chien s'approcha du visiteur et quémanda une caresse comme pour se faire pardonner auprès de ce visiteur du soir qu'il connaissait bien. Antoine s'exécuta.

– Qu'est-ce qui t'amène à cette heure-ci ? Emma est passée tout à l'heure... Viens rentre Antoine !

Antoine était en colère après Jon car il lui devait cette aventure qui lui avait toutefois permis de revisiter une belle histoire oubliée de solidarité ouvrière.

– Devine Jon ? Certainement pas pour que tu me payes l'apéritif ! Tu ne t'es pas demandé ce matin pourquoi les flics venaient me voir ? Tu penses bien que je ne les avais pas invités à boire le café ? Tu t'en doutes ?

Jon était embarrassé car il ne voyait pas le rapport entre la visite inopinée des flics et le rôle d'entremetteur qu'il avait joué auprès du jeune nationaliste basque pour l'accueillir dans ce coin retiré. Quelque chose avait cloché, mais quoi ? Il tenta une pirouette qui tomba à l'eau. Le ton d'Antoine se fit cinglant :

– Et si je t'ai demandé de me prêter la bétailière l'autre jour avec quelques moutons pour faire vrai, tu penses bien que ce n'était pas pour les aérer ? Ce n'est pas à toi que je vais apprendre que je suis certainement le plus mauvais berger de tout le Pays basque ! Alors tu te doutes bien que je n'allais pas au marché de Saint-Jean-Pied-de-Port ? Mais qu'est-ce qui t'a pris de m'envoyer ce nationaliste basque ? Je t'écoute....

Jon rembobinait. Le bouche-à-oreille pour statuer sur le sort d'un clandestin. Un Basque ! La solidarité entre frères. Une idée lui était passée par la tête. Il devait expliquer à Antoine sans trop entrer dans les détails :

– Écoute Antoine, je ne t’ai jamais embêté avec ça mais tout le monde au village sait que tu es un Rouge. Un communiste, un révolutionnaire, alors lorsque le jeune basque nous a été confié, j’ai immédiatement pensé à toi. Entre révolutionnaires, vous ne pouviez que vous entendre. Alors les flics mystère !, je ne voulais pas te mettre dans la merde Antoine, mais la fuite ne vient pas de chez nous, les Basques !

C’était donc ça ! Antoine secoua la tête. Pas question de se lancer dans une longue tirade politique. Même dans son propre camp, on ne l’avait jamais compris alors ce n’était pas des nationalistes basques pur jus qui allaient saisir la subtile et ignoble rupture de La Haye. Antoine ravala sa colère. Jon était un militant de la cause basque mais avec une conscience politique proche du néant. Il n’était pas question d’évoquer les dérives léninistes de la branche dure de l’organisation séparatiste basque qui en se radicalisant se rapprochait de tout ce qu’exécrait le militant syndicaliste pacifiste. Mais une petite leçon lui semblait nécessaire :

– Fais gaffe Jon la prochaine fois, évite de confondre la voie du syndicaliste, fut-il révolutionnaire dans ton esprit embrumé avec la mission d’un soldat de l’avant-garde éclairée d’une organisation qui prône la lutte armée pour élever la conscience du prolétariat, fut-il basque. Ne me regarde pas comme ça, on dirait Kitchmi ! Laisse tomber... Mais dis à tes copains, à ton curé et à ton ami Txema que tu as passé un sale quart d’heure avec le bolchevik sulfureux toujours Résistant à la Barbarie. Et dès que tu auras cinq minutes, on débutera les révisions en histoire, tu verras, tu finiras par ne plus tout mélanger.

– Vraiment désolé Antoine de t’avoir mis dans cette situation. Mais le grand syndicaliste révolutionnaire va s’en sortir, ça j’en suis sûr ! Tu bois un verre ?

– Non, je rentre !

– Tu me pardonnes Antoine ?

– Je n’ai pas ce pouvoir Jon. Adresse-toi à tes amis aux longues robes noires pour recevoir l’absolution. Mais fais attention au grand escogriffe car même s’il est landais, il est loin d’être bête. Et demande à tes copains de la boucler et qu’ils mettent le drapeau vert, rouge et blanc en berne pour le moment. La police a des yeux et des oreilles partout y compris dans votre cercle à pureté ethnique parfaite. Salut Jon, à demain !

– Salut Antoine, à demain, ajouta Jon, penaud.

Puis il prononça deux ou trois paroles à l’attention d’Arñau en haussant les épaules.

Le soir à table, Antoine fit un résumé complet de son aventure à Emma allant jusqu’à lui détailler avec force détails théoriques la longue explication qu’il avait eue avec Joxeba.

– Et tu sais où il se trouve ?

– Oui dans son abbaye de Thélème nationaliste à lui ! Mais ils sont vraiment redoutables ces apprentis révolutionnaires en herbe. Joxeba ne m’a jamais cru lorsque je lui ai dit que les capitalistes basques les amusaient. Qu’ils continuaient d’asservir la population avec la même intensité qu’au temps de la dictature. Et si l’Euskadi devenait indépendant, la violence capitaliste basque perdurerait. C’est ce que je lui ai martelé. Alors il m’a aligné toute sa batterie de justifications comme si je ne savais pas ce qu’était le fascisme mais je n’ai pas renchéri. C’est un soldat !, et un soldat ne réfléchit pas, ça obéit ! C’est bien triste car par ailleurs c’est un gentil garçon. Vivre dans cette incertitude, à son âge. Oui, oui, je sais Emma j’ai connu la même chose mais le combat pour la liberté avait une autre dimension enfin me semble-t-il !

Juste pour finir cette histoire, il faut que tu saches que pour une fois, l'adage : l'habit ne fait pas le moine est exact car lorsque j'ai croisé la police des frontières, mon béret et mes moutons ont fait qu'ils n'ont même pas fouillé la bétailière alors que Joxeba était planqué sous une couverture derrière mon siège !

*

L'inspecteur Lahitte avait terminé son enquête. Il finissait de rédiger son procès-verbal. Le berger intellectuel qui avait recueilli un randonneur basque égaré, il n'en avait pas cru un seul mot.

Les hommes importants du commissariat de Bayonne ne prenaient plus d'initiatives car le ministère allait bientôt changer de mains juste après les élections.

La droite attendait une prochaine victoire pour revenir aux affaires tant le pouvoir socialiste s'était fourvoyé dans des histoires de plus en plus sulfureuses. Et si cette droite-là se revendiquait du gaullisme, un certain spadassin, qui avait plus d'un tour dans son **sac**, était pressenti pour restaurer l'ordre républicain. Il ne s'agissait pas de commettre des bévues pour ne pas voir l'horizon promotionnel s'assombrir !

La consigne était « pas de vagues » et surtout pas d'initiatives personnelles alors Lahitte appliquait les consignes même s'il était plutôt catalogué à gauche ce qui était assez étonnant dans ce corps éminemment réactionnaire et sclérosé.

Emilie était revenue remontée comme une pendule après son escapade avec le paternel. Avant de se reconcentrer sur ses études, il lui fallait tirer au clair cette histoire de traître. Et son Philippe allait devoir s'expliquer : balance ou pas ?

Mais la conversation n'avait même pas tourné au vinaigre puisqu'elle n'avait jamais commencé. Emilie avait balancé son entrisme communiste à la médiocre figure de petit bourgeois romantique de son ex ! Prends-ça dans ta tronche de sale traître, avait murmuré Emilie. Philippe avait été surpris, outré, scandalisé puis meurtri.

Ça s'appelle l'arroseur arrosé mon cher Philippe !, avait ajouté Emilie qui, si elle était fort jolie avait le caractère du Hérisson chanté par Brassens. Et elle piquait, piquait, encore et encore. Un sacré caractère mâtiné d'une susceptibilité et d'une rancune tenace ! Tu vois mon cher renégat, je ne vais pas te faire une scène de ménage en te balançant tes fringues dans l'escalier. Mais tu dégages de ma vie et tu vas rejoindre ta cohorte de demeurés ou d'attardés, je te laisse le choix de l'appellation !

Et tu leur dis que leur Gora Euskadi qu'ils aillent se le foutre là où je pense. Avant de te casser, je te dis vive la Sociale, Ducon ! Et oui, incompréhensible pour le parasite que tu es et pour tous ceux de ta classe sociale de trous du cul !

Et vu la pitoyable fuite de Philippe qui n'avait jamais cherché à se justifier, Emilie en avait conclu que c'était bien lui le traître.

– Tu l'as éconduit dans ces termes ?

– Oui, ça lui apprendra à ce gros nase. Classe contre classe depuis que j'ai retrouvé mes origines sociales ! Depuis, j'ai renoué avec un vieux copain du Boucau qui suit les mêmes études que moi ! Je ne sais pas s'il est coco, mais on va bosser ensemble et puis on verra. Il n'a pas une face de bourgeois suffisant, l'Alexandre Lopetegui !

Emma souriait en entendant sa fille vilipender son ancien *novio* avec une telle violence. Puis Emilie ajouta à l'attention de son père :

– Tu diras merci à papa pour cette leçon de vie et cette séance gratuite d'ophtalmologie sociale. Je ne passe par samedi car on se réunit avec mes nouveaux copains. Salut !, et elle raccrocha.

Quant à Antoine, le soir venu afin de prévenir une nouvelle sonnerie, il prit les devants. Il appela Sandro pour convenir de la date idéale afin de réaliser le projet qui le taraudait depuis un bon moment. Fouiller son passé familial pour essayer de comprendre avant d'assurer la dernière ligne droite. Il s'était adressé à Sandro car il connaissait bien le Pays basque espagnol. Antoine souhaitait revoir le sommet où son père avait combattu avant de se murer définitivement dans un monde de silence. Où se trouvait ce lieu de malheur ?

Il en profiterait pour découvrir la ferme de sa mère qu'il savait être au pied du Mendaur, la montagne que ne cessait d'évoquer Ana depuis son installation en France.

Cette quête était nécessaire pour comprendre le maelström de cette migration obligée puis de s'atteler à la reconstitution de leur fuite.

Il était prêt, il était décidé, il ne lui avait pas fallu beaucoup d'arguments pour convaincre Sandro de la justesse de ce programme ambitieux mais ô combien incertain. Juste attendre que le spécialiste ès montagne soit disponible à cette époque de l'année...

*

Emma venait de débarrasser la table afin que Sandro puisse déplier ses cartes : cartes au 1/25000 ième côté français et au 1/40000 ième côté espagnol. Sandro avait bouclé un programme sur trois jours.

Il allait devoir jongler avec ses jours de repos qui avaient pris une sérieuse claque depuis qu'il avait accompagné Juan dans son enquête. Sandro avait découvert l'Espagne en parcourant la montagne à la mort du dictateur Francisco Franco y Bahamonde.

Antoine revint à table avec une bouteille d'Armagnac.

– Tiens ça t'aidera à réfléchir.

– Vas-y mollo, je te rappelle qu'on se lève tôt demain matin. Et tu trinques aussi ! Oh, c'est toi qui as besoin de remontant !

Sandro pointa son doigt sur la carte IGN :

– On peut imaginer que tu as traversé la baie de Chingudy avant qu'elle ne s'embrase et que tu es arrivé sur la plage d'Hendaye. Pourquoi ne pas avoir traversé la frontière ? Était-elle fermée ? Les flics ? La Douane ? La guerre ? La mer, c'était une évidence ! Je suppose que tu ne te souviens de rien ?

– Non, rien, rien de rien. Tout ça, on me l'a raconté ?, je ne sais pas. Puis cet épisode a été oublié et nous n'en avons jamais reparlé. Mais au fait, comment sais-tu que cette fuite a débuté à Hendaye ?

– Je t'expliquerai tout ça plus tard mais là n'est pas l'essentiel. Si je m'en tiens au parcours théorique, vous avez longé la Bidassoa jusqu'au moment où vous êtes partis dans la montagne. Tiens regarde. C'est ce que l'on va essayer de refaire sans être sûrs de votre itinéraire.

– Mais bon sang, dis-moi comment sais-tu tout ça alors que moi j'ignore tout ? D'accord, tu me raconteras plus tard. Pourquoi refaire ce parcours cinquante ans plus tard alors que l'on n'est sûr de rien ?, ou maîtrises notre fuite avec la précision chirurgicale du détective, n'est-ce pas ?

Sandro regarda à son tour son beau-frère. Puis il prit son verre d'Armagnac, fit tourner le breuvage, huma le parfum du nectar et avala une rasade conséquente.

Emma revint saluer les deux hommes :

– Bonne-nuit les explorateurs, je vais me coucher. Salut Sandro ; à tout à l'heure Antoine. Je vous verrai demain avant votre départ !

– Bonne nuit Emma !

– Antoine, l’itinéraire théorique est une chose, l’accomplissement en est une autre. Il est trop tard pour reculer. Pascal nous attend à Espelette à 7 heures, demain matin. Ensuite, il nous dépose à Hendaye. Sur la plage. Je peux te dire que vous étiez tous les quatre de sacrés marcheurs. Tu t’en rendras compte ! Je sais que tu risques de rien trouver de tangible. Se rendre compte de l’angoisse qui devait tourmenter ta mère. Cinquante ans déjà. Tout est absurde dans cette histoire, cette fuite irréaliste qui vous a sauvé la vie car Irun a été balayé en deux mois. Et tu es bien le produit de cette histoire. Pour en revenir à l’itinéraire que j’ai tracé, on dormira à mi-parcours dans la montagne sans chercher à reconstituer les nuits que tu as passées dans cet inconnu indéfinissable. Le contexte est différent mais il ne faut pas que tu craques, on ne peut plus reculer. J’ai aussi réservé à Oitz ! Enfin, Louise a réservé...

*

Pascal les attendait sur le parking de la place centrale. À l’heure. Comme d’habitude. Il ouvrit le coffre de sa camionnette où les deux hommes déposèrent leur lourd sac à dos.

Puis il prit la direction d’Hendaye. La conversation glissa sur le programme à venir puisque ni Eric ni Txema ni Xebo n’avaient pu se joindre à cette expédition qui devait débloquer l’histoire.

– Pourquoi cet arrêt en pleine montagne alors que vous auriez pu aller dormir à Sare ?

– Il faut qu’Antoine s’immerge dans son passé et retrouve des passages obligés de sa fuite. Or, à mon avis, ils ont dû passer au moins deux ou trois nuits dans la montagne !

– Ah parce qu’en plus d’être philosophe, tu es aussi psychologue !, ajouta malicieux Pascal.

- Historien aussi car j’ai la certitude que Sandro sait des choses de mon passé qu’il me cache, compléta Antoine.
- Mais c’est pour t’aider à faire sauter la calamine qui encombre ton cerveau !, glissa facétieux Sandro.
- Tu ne plaisantes pas Sandro lorsque tu t’occupes d’un problème. Au fait Antoine, avec Eric on veut bien monter une virée pédestre d’une semaine en Ardèche. Pour sortir de notre territoire pyrénéen. Surpris Antoine le coupa et se tourna vers son beau-frère.
- Parce que toi aussi Pascal tu es au courant pour l’Ardèche ? Eric bien sûr, Xebo, Txema peut-être ? Txomin, j’allais oublier. Écoute pour l’Ardèche, c’est très simple Pascal, j’ai gardé des chèvres et ramassé des châtaignes et basta !
- Des chèvres et des châtaignes ! Tiens, avec ça on va avancer. Laisse tomber Pascal et mets de la musique, ça adoucit les mœurs !
- Oui, car comme le moujik, Antoine ! Je vous mets Itoiz ça vous va ? Ni Sandro ni Antoine ne connaissaient Itoiz. C’était doux et bien agréable à écouter, alors les trois hommes se turent.

Pascal arrêta la camionnette sur le parking de la plage d’Hendaye. Les deux hommes chargèrent les sacs à dos, saluèrent leur chauffeur et débutèrent leur périple à l’endroit supposé où la barque ou la chaloupe s’était s’échouée pour permettre aux quatre fuyards de débarquer.

La première marche devait reconstituer la fuite de la famille Larunari-Atxeari d’un Euzkadi à feu et à sang, on avait tendance à l’oublier de nos jours.

La seconde escapade se déroulerait à Ituren, le pays de sa mère avec au programme la montée à l’ermitage du Mendaur et à la descente et découverte de la ferme familiale.

La troisième devait reconstituer la bataille où Iñigo à la tête de son bataillon basque contre ses cousins *requetés*, avait définitivement perdu le sens de la vie en tuant de sang-froid, ce lieutenant navarrais qui ne lui avait rien fait !

Pour étudier ces trois itinéraires, Sandro qui avait relié ces histoires grâce un drôle de concours de circonstances, voulait en savoir un peu plus sur la part de mystère qui entourait son beau-frère.

Lors de la première balade, Antoine était intervenu en premier :

– Dis-moi Sandro, j’ai l’impression que tu sais beaucoup de choses sur notre fuite. Le parcours, Ituren, le lieu de la bataille de mon père, l’Ardèche, qui t’as parlé de tout ça ?

Sandro eut l’impression qu’Antoine lisait dans ses pensées. Surpris, il ne devait ni se dérober ni trop en dire :

– Antoine, tu sais très bien que chacun transporte son sac-médecine comme les Indiens des plaines. Je pourrais te livrer le peu que je sais mais je ne le ferai que lorsque tu pourras me livrer le peu que tu sais, toi le spécialiste de la non négociation. Mais si le verrou ne saute pas et si on en reste là, à savoir, la tomme de chèvre accompagnée d’une soupe à base de châtaignes, ça risque de coincer. Mais après tout, c’est toi qui as le tire-bouchon. Moi aussi d’ailleurs mais ce n’est pas pour le même usage. Tu as toute la traversée pour réfléchir. Simplement le hasard d’extraordinaires rencontres m’a fait m’intéresser à cette saloperie de guerre d’Espagne.

Derrière Biriadou, ils suivirent un balisage discret bleu et blanc qui longeait la Bidassoa. Ils passèrent devant la ferme où Andoni s’était ravitaillé mais comme Antoine ne se souvenait de rien, cela ne lui fit ni chaud ni froid. Les deux hommes se plongèrent dans leur solitude accompagnée qui leur allait bien.

Autant Sandro était un bavard impénitent, autant Antoine était un taiseux !

Le soir Sandro interrogea Antoine

– Je suppose que tout ce que nous avons vu aujourd’hui ne te dit absolument rien ?

– Parce que tu t’imaginais que cinquante plus tard j’allais revoir l’endroit où ma mère nous avait fait dormir ? Je n’ai gardé de cette époque que l’angoisse qui m’accompagne au quotidien, et que je ne parviens pas à contrôler lorsque je sens l’approche d’un danger imminent !

– Alors écoute comment j’ai appris ta fuite et que j’ai pu reconstituer ces trois parcours pour une reconstitution. Tu es prêt ? Un jour à Cameleyre par le plus pur des hasards, j’ai fait la connaissance de Juan, un journaliste qui recherchait un certain Andoni. Cet Andoni fut en son temps l’ami du père du journaliste lorsque les deux gamins habitaient Irun. Jusque-là tu me suis ? Je connaissais bien le père mais j’ai surtout sympathisé avec le fils. Un mec bien. Sa copine est adorable. Bref, un jeune couple passionnant et passionné. On a bien accroché surtout que politiquement nous étions en phase à quelques variantes près. Je leur ai fait découvrir le coin lorsqu’ils sont venus en vacances. Puis nous sommes devenus complices le jour où il m’a mis dans la confidence et raconté l’enquête qu’il menait. Il cherchait le fil conducteur des événements qui avaient bouleversé la vie de son père. Mais à l’époque, j’étais loin de me douter que cela te concernait également. Comment aurais-je pu deviner ? Tes origines basques ? Tu n’en parlais jamais !

Antoine ne disait rien, il écoutait son beau-frère, le visage impassible. Sandro dégusta le vin qu’il venait de se servir. Cela lui permit d’aborder le passage le plus délicat :

– Comme je me suis pris au jeu de son enquête, je l’ai aidé dans ses recherches sans imaginer une seule seconde qu’Andoni et Antoine n’étaient qu’une seule et unique personne. C’était tellement gros que j’avais du mal à y croire. Figure-toi que c’est un banal concours de circonstances qui m’a mis la puce à l’oreille. Et si ton oncle était toujours en vie aujourd’hui, je n’aurais jamais fait le rapprochement. C’est en cherchant des noms basques dans les cimetières landais dans un périmètre géographique défini par Juan, que j’ai su qui tu étais en tombant par hasard sur la tombe de tes parents et de ta famille au cimetière de Saubion. Mais je n’ai rien dit à Juan car il fallait que j’en sois sûr. Je comprends mieux à présent tes silences sur cette période. Car qui aurait pu faire le rapprochement entre un certain Antoine Laruna et un inconnu basque répondant au nom d’Andoni Larunari Atxeari ? Quel était le lien entre ces deux appellations ?

– Et quel est le lien ?

– Le lien, je te l’ai dit, je l’ai trouvé en lisant le nom de tes parents. Quant à ton histoire, je laisserai le soin à Juan de te la raconter. Il a mené une sacrée enquête pour la reconstituer à partir de ta fuite d’Irun, ton passage à Largentière puis plus tard à Paris sans oublier l’épisode lyonnais ! Tu as marché l’autre jour avec eux, ils sont adorables. Tu es d’accord au moins avec cette remarque !

Sandro attendait la réaction d’Antoine qui réfléchissait :

– Sers-moi du vin s’il te plaît ! En effet, ils sont très sympas mais ...

Sandro s’exécuta et se versa une nouvelle rasade avant de remettre du bois dans le feu :

– Mais ? Avant de te redonner la parole, il faut que je te précise que Juan a mené l’enquête jusqu’à Largentière. Il a pondu un article remarquable sur ces camps de la honte, un camp que tu as fréquenté Antoine, un camp où était réfugié Andoni ! Mais ?

– Sacré Sandro ! Je comprends maintenant pourquoi tu connaissais bien mieux que moi mon arrivée en France mais je ne te blâme pas, c'est moi qui t'ai sollicité. Chapeau monsieur le détective amateur. Mais ... Juan ne pourra rencontrer Andoni car Andoni est mort à Lyon lors d'un bombardement de la ville par l'aviation alliée. Et son histoire a été engloutie sous les bombes. Puis un peu plus tard, André Bladusky, l'homme qui avait tout appris à Andoni est mort à son tour, c'est à ce moment-là que j'ai décidé d'enterrer définitivement cette histoire. J'avais demandé à Emma de ne jamais en parler, ni à Louise, ni à toi, ni aux enfants. J'espère que tu ne m'en veux pas. J'ai gardé mon nom de résistant judicieusement choisi par monsieur Germain. Encore un drôle de type lui aussi ! Redonne-moi un coup de rouge Sandro. Les fascistes espagnols ont tué mon enfance, les Français m'ont enfermé, d'autres Français et des Allemands ont essayé de m'avoir encore hier, j'avais les flics aux fesses. Tel est le destin du paria, je l'assume. Ton journaliste arrive trop tard, je suis vraiment désolé !

– D'accord, d'accord Antoine, je ne dirai rien. L'affaire Andoni est close. Mais rien n'empêche le jeune couple, l'historienne et le journaliste de rencontrer le militant CGT. Le syndicaliste révolutionnaire, fut-il à la retraite ? Là tu es d'accord ?

– D'accord pour l'histoire sociale mais motus pour une histoire enfouie dans un coin perdu de l'Ardèche.

Le lendemain, en suivant la ligne de crêtes des vallonnements collinéens, les deux hommes s'éloignèrent naturellement car ils ne marchaient pas au même rythme. Sandro attendit qu'Antoine le rejoigne car il fallait vraiment connaître le coin pour savoir que le discret et frêle pont de bois permettait de poursuivre la balade en toute tranquillité.

Puis vint le col de Pinodieta avant de descendre vers Espelette, il était temps car ils commençaient à être fourbus, à l'inverse des moutons qui avaient l'air d'être en pleine forme. Par chance, Sandro avait programmé une journée de repos avant de poursuivre l'aventure en Espagne mais il avait surtout eu la judicieuse idée de laisser la voiture à Espelette car ils auraient eu du mal à repartir pour rejoindre Ordoki situé bien plus loin dans la montagne.

Et deux jours plus tard, s'ils n'avaient eu aucun problème pour passer la frontière ce qui n'était pas toujours évident, la suite fut bien plus compliquée lorsque la Guardia Civil les arrêta à Santesteban.

Antoine n'osait écarter le canon de la mitraillette du policier qui le tenait en joue pendant que l'autre passait en revue son passeport.

Il tournait et il retournait le document comme s'il avait trouvé une pièce rare. Sandro ne pouvait pas l'aider à dénouer la situation car il ne parlait pas un mot d'espagnol. Ce qui intriguait le policier, c'était le fait que le passeport était français alors que le sieur Antoine Laruna était né le 11 septembre 1928 à Irun en Espagne.

Après avoir surmonté son inquiétude, Antoine essaya d'être le plus clair possible pour expliquer à la marionnette vert-de gris qui lui faisait face que les hommes partaient escalader le Mendaur.

Puis Sandro ouvrit le coffre. Le second policier fureta, sortit les sacs à dos, demanda à Antoine de les vider. Et lorsqu'ils constatèrent que tout cet attirail ne présentait aucun danger pour la sécurité de la jeune démocratie espagnole, ils se détendirent.

Antoine retrouva ses papiers, et au moment de repartir, ils eurent droit à un salut à peine correct de la part des deux policiers. Sandro put enfin éclater de rire :

- Si on avait dit à ces deux serviteurs de l’inutile que nous étions des fans des Phalanges de l’Ordre noir, on se serait pris une rafale dans le buffet ! Quelle bande de tanches !
- De pauvres gens surtout. Venant, je suppose du plus profond de la misère ou du conditionnement. Et qui se retrouvent plongés au cœur d’un territoire en fusion.
- Tu as raison mais quel est le degré de servitude de ces gens-là ?
- Je n’en sais rien Sandro.

La suite du périple fut beaucoup plus simple et ils finirent par arriver à Oitz où Louise leur avait réservé deux nuits en demi-pension dans la petite auberge du centre du village.

Après une bonne nuit réparatrice dans un calme absolu digne de Cameleyre pour l’un ou d’Ordoki pour l’autre, un coq matinal sonna le réveil à une heure parfaite pour deux lèves-tôt de cet acabit.

Antoine ouvrit les volets et admira la belle architecture du mur à gauche qui dominait la place centrale.

Après le petit déjeuner, ils filèrent à Ituren, c’était un tournant décisif différent de la découverte de la Sierra d’Aralar qui les attendait pour ce clôturer ce pèlerinage mémoriel d’Ana et Iñigo !

Un quart d’heure plus tard, Sandro gara la voiture sur la place centrale d’Ituren. Trois immenses lettres avaient été peintes en dessous de la raie noire du fronton. Puis dans le dédale de petites rues, Sandro mena Antoine jusqu’au quartier d’Aurtiz situé au pied du Mendaur. Antoine qui avait déjà pris le petit ermitage en photo, immortalisa la montagne sacrée de sa maman. Combien de fois Anna lui avait-elle raconté l’histoire de l’ermite ? Il se souvenait qu’elle en parlait souvent à Largentière au moment où ils allaient se coucher.

Cela l'aidait à supporter l'absence de son mari qu'elle considérait perdu depuis qu'elle avait appris que le front nord était aux mains des fascistes.

Mais Antoine était hésitant : était-ce le souvenir de son enfance qui lui revenait à propos de l'ermite ou la force de persuasion de Sandro qui ne cessait de rabâcher cette légende depuis qu'ils avaient passé la frontière ? Sandro lui indiqua la montée qui allait les mener au sommet du Mendaur.

Antoine sortit alors l'appareil-photo au col de Buztitz pour photographier le menhir, puis l'ermitage qui avait réussi à percer le brouillard. La neige était toujours présente aux abords du dernier escalier taillé dans la roche. Les deux hommes se réfugièrent à l'intérieur du petit édifice qui était devenu avec le temps une chapelle. Heureusement que la porte était ouverte car les deux hommes n'auraient pas résisté à ce tourbillon glacé. Il ne restait plus qu'à attendre que la tempête se calme. Sandro en profita :

– Lorsque tu auras réglé tes infusions mentales qui te permettront de chasser tes fantômes, mon cher Antoine, c'est promis je t'emmènerai faire le tour des crêtes. Le parcours est remarquable. Dès que l'on pourra repartir, on se contentera d'aller voir la fontaine en contrebas du col de Buztitz et en fonction de l'évolution du temps on avisera ...

Antoine l'arrêta

– Attends Sandro, là tu vois là, j'ai un souvenir !

– Ouaaah, là c'est du sérieux. Vas-y je t'écoute...

– Je me souviens d'un détail qui m'est revenu lorsque tu as parlé de carlisme.

– Un détail, un détail ? Laisse-moi en juger, répondit de façon péremptoire Sandro qui prenait très à cœur son rôle d'accompagnateur comme si Antoine était un grand malade incapable de gérer ses émotions.

– Tu vois, ma mère nous a expliqué qu’un de ses frères s’était battu dans ce camp car il était carliste. Il s’était battu contre la République ! Je me souviens qu’elle nous avait dit plus tard que non seulement elle ne l’avait jamais revu mais elle ne savait pas s’il était mort à la guerre ou s’il vivait encore.

Sandro fut déçu de la faible puissance de l’indice et la quête familiale d’Ituren risquait de s’avérer bien maigre. Il secoua la tête mais pour ne pas être pessimiste, il rebondit sur des généralités :

– Et tout ça pourquoi ? Franco les avait tous cocufiés tous ces phalangistes, carlistes et autres. Ils en avaient tous pris pour quarante ans de dictature...

– Tu te rends compte Sandro, on profite pleinement de ces paysages depuis quatre jours et tu n’arrêtes pas de me raconter que tous les chemins sont entachés par des guerres, balisés par le sang de l’innocent et tout ça pour la gloire de militaires au service de dictateurs ou de militaires-dictateurs

– Je n’ai pas d’explication rationnelle. Les bas instincts de l’homme certainement ? On dit que les sociétés primitives étaient des sociétés de partage ? Mais nous n’étions pas là pour le voir. Et dès que tu fréquentes l’école, même celle de la Louise, on apprend la compétition, la réussite, l’asservissement alors les militaires ont le beau rôle, ils obéissent et massacrent sur ordre. Alors chercher une logique dans tout cela dépasse l’entendement. Je te rappelle tout de même que nous sommes ici pour ton histoire et pas pour déconstruire la légende de ce pays qui n’est pas un d’ailleurs.

– Je découvre ces montagnes et je me rends compte qu’elles sont presque toutes encombrées de croix, de chapelles ou autres bondieuseries. C’est de l’idolâtrie malsaine.

– Non, c’est juste, du plus près de toi mon Dieu, plus près de toi !, alors qu’il suffit d’attendre le soir pour se rapprocher des étoiles.

– Et pour revenir sur terre, qu’est-ce qu’on fait ? On attend que ça se lève ou on mange à l’intérieur ?

Avant de répondre, Sandro sortit pour voir si la situation s’était améliorée. Le brouillard était toujours présent mais le vent violent avait cessé. Et comme il commençait à faire froid à l’intérieur du petit édifice religieux, il proposa :

– On ne mange pas ici. Prends un en-cas avant de repartir, on va redescendre jusqu’au col de Buztitz. Plus bas je vais te montrer une fontaine intéressante. On fera le plein d’eau avant de remonter sur les crêtes au niveau du Mendieder, ce qui nous permettra de rejoindre l’Ekaitza. Derrière le sommet se cachent des palombières qui vont nous servir de salle à manger. Ça te va comme programme avant ta rencontre avec ton passé enfoui dans ce coin de Navarre ?

Antoine approuva d’un signe de tête. Certes le menu était solide mais il commençait à se familiariser avec ces montagnes russes qui avaient le don de vous scier les muscles des mollets.

Avant de remonter sur les crêtes, il prit le temps de photographier l’étonnante fontaine perdue dans la montagne après avoir goûté le délicieux breuvage qu’elle dis pensait généreusement.

Plus haut, au sommet du Mendieder, le cirque d’Aranaz était lui aussi envahi par un brouillard tenace. Pas de chance pour l’œil clairvoyant du photographe. En revanche, comme les chasseurs ne pouvaient utiliser leurs pétoires, ils purent s’installer en toute tranquillité dans leurs fortins faits de fougères et de bois pour avaler leur ravitaillement. Ils ne s’attardèrent pas car le vent qui commençait à chasser l’épaisse couche nuageuse de la vallée était bien frisquet. Sandro choisit de modifier l’axe de la descente afin de rejoindre Ituren en passant par le lieu-dit Latsada puisque la ferme familiale se trouvait quelque part entre les deux villages.

Le chemin mal entretenu hésitait à disparaître à cet endroit et il ne redevint carrossable qu'à l'arrivée de la belle bâtisse qui ne pouvait être que la ferme d'Ana et de sa famille. Sandro la désigna à l'intention d'Antoine.

– Tu es prêt ?

– Tout va bien. Il semble que j'ai dû y aller une ou deux fois. En fait je n'en sais rien, tout ça est si lointain...

Les deux hommes arrivèrent à hauteur de la solide bâtisse. Deux énormes chiens se précipitèrent en aboyant comme des forcenés. Intrigué par ce boucan inhabituel à cette heure de la journée, Josetxo Atxeari sortit de la maison. Il vit devant lui deux hommes équipés de sacs à dos. Bizarre !, pensa-t-il car peu de randonneurs s'aventuraient dans ce quartier d'Ituren. Il finit par se décider et alla à leur rencontre :

– *Buenos días señor, busca alguna cosa ?*

Sandro ne parlant pas un traître mot d'espagnol, laissa son compagnon s'exprimer :

– *Buenos días, me podría indicar si hemos llegado bien al caserío donde nació Ana Atxeari ?*

Le paysan s'attendait à tout sauf à entendre son nom ! Intrigué, comme réponse, il se contenta d'acquiescer. Mais Antoine le rassura. Même s'il ne pratiquait plus, le castillan était sa langue maternelle, et il en possédait toutes les subtilités :

– *No se preocupen, Les explico : como mi amigo Diego sabía que debíamos subir al monte Mendaur, me preguntó si podría hacer una foto del caserío donde pasaba sus vacaciones durante su juventud, antes de partir a Francia. Es un artista, es pintor! Me entiende, mentit-il effrontément.*

Antoine avait improvisé mais il pensait qu'en citant le nom de son frère aîné il pourrait amadouer le paysan navarrais.

Josetxo Atxeari était de plus en plus méfiant. Certes, ce prénom ne lui était pas inconnu. Il avait un vague souvenir mais tout ça était bien loin à présent. Sa tante, ses tantes, ses oncles, il les avait oubliés ! Il redoutait une embrouille. Comment se sortir de cette situation et reprendre ses activités ? En allant au plus simple :

– *Vale, tomen la foto y vayanse enseguida ! Estas historias son agua pasada.*

Et sans un au revoir, l'oncle d'Andoni, Josetxo Atxeari leur tourna le dos, appela ses chiens, et rentra dans la belle bâtisse !

Ouf ! , soupira Antoine qui n'avait aucune envie de se livrer et surtout de justifier le pourquoi de cette enquête qui l'avait mené jusqu'à la dernière ferme du village. La rencontre avec son oncle, il s'en moquait, il se concentra sur ses prises de vue. Le Reflex devait opérer a minima mais avec justesse car il avait bien l'intention de reproduire avec ses aquarelles un pan de son histoire.

Sandro ne comprenait pas l'attitude de son beau-frère. Il avait fait tout ce qu'il avait pu pour aider Antoine à dénouer le mystère dans le cadre étroit dans lequel il évoluait mais il ne pouvait aller plus loin. Il avait échoué. Il fallait se rendre à l'évidence.

Le soir ils revinrent à Ordoki, car Antoine ne voulait visionner le crime de son père même s'il avait vécu une sacrée histoire d'amitié improbable avec ce Julio dont il lui avait si souvent parlé à Largentière. Antoine aurait pu mieux faire, surtout à Ituren mais il ne fallait pas aller trop vite en besogne.

– À table les garçons !, les prévint Emma lorsqu'elle arriva dans la pièce avec une garbure qui eut le don de ravir Sandro qui adorait ça.

Il s'extasia comme à son habitude car il n'arrivait pas à comprendre comment sa belle-sœur réussissait à réaliser ce tour de force avec le boulot qui ne lui laissait que très peu de temps de libre.

– Je te rappelle Sandro que comme je travaille un samedi sur deux, je récupère le plus souvent le lundi. Et le lundi à Bayonne c'est bien calme pour les courses ou autres démarches.

– C'est vraiment très bon, ajouta Antoine, pour ne pas être en reste, lui qui était avare de ce genre de compliments.

Sandro, intarissable conteur, retraça avec force détails leur périple. Parvenu à la conclusion de son récit alors qu'Antoine n'était pas intervenu une seule fois, Emma souhaita avoir des précisions sur l'état physique mais surtout mental de son homme. C'est ça qui l'intéressait, la montagne basque, elle s'en contrefichait. Antoine s'étant absenté, Emma saisit l'occasion :

– Bon, c'était vraiment bien, ça j'ai bien compris, ajouta-t-elle sur un ton légèrement excédé par la longueur des détails du récit du beau-frère dont la concision n'était pas la vertu première. Antoine, tu l'as trouvé comment ?

– Mis à part l'intervention musclée des spadassins de la Guardia qui l'a secoué, pour le reste tout s'est bien passé. Il a accepté de traverser la Navarre pour essayer de comprendre son histoire mais il n'a pas voulu aller plus loin en Gipuzkoa faire la dernière ascension. Moi, je trouve que ce n'est pas mal.

– Ah, tu vois ça comme ça toi ?

– Écoute Emma, je te donne mon avis. Je suis sûr que cela lui a fait beaucoup de bien mais il faut lui laisser le temps de digérer tous ces événements. Et Antoine a beaucoup apprécié ces balades et ça c'est très important pour la suite !

Puis Antoine revint.

– Je ne vous dérange pas trop ? Voici le fromage, je suppose que vous parliez de moi ? Allez-y poursuivez, faites comme si je n'étais pas là, je suis curieux de vous entendre...

– Alors écoute la suite Antoine, on coupera le fromage plus tard. Sandro, je suis moins optimiste que toi. Je t'explique : j'en ai discuté cet après-midi avec une collègue qui est psy. Pour elle, c'est une évidence, Antoine, tu dois consulter si tu veux t'en sortir.

– On verra ...

La rencontre

Antoine s'était plongé dans une solitude qui lui allait si bien en ce début du mois de juillet. Emma était en formation du côté de Bordeaux, Emilie en vadrouille dans les Pyrénées avec son nouvel ami, Alexandre Lopetegui que la famille commençait à appeler Alex, de Cameleyre à Ordoki ! Un bon signe d'intégration pour le jeune communiste à l'humour distancié. Quant à François, il était en stage de hand chez le voisin du sud, le brillant club Bidasoa Irun.

Alors comment aborder une semaine qui s'annonçait bien calme ?

Il hésitait. Car au matin, cette furieuse envie de peindre qui le prenait en pleine l'abandonnait au réveil ! Les deux toiles n'avançaient pas et les aquarelles, n'étaient que de vilaines ébauches. Et pourtant, il en avait promis une à Louise mais le sujet ne lui plaisait plus.

Alors il reprit les croquis qu'il avait réalisés dans la montagne mais en les feuilletant il comprit que ces paysages ne l'aideraient pas.

Se plonger dans la guerre d'Espagne ?

Il ne savait rien ou presque puisque ce sujet était tabou dans la famille.

L'histoire du Pays basque ?

Il ne fallait même pas y penser, tout ce folklore tenait plus de la mythologie que de l'histoire.

La martyrologie ambiante avait donné naissance au mythe fondateur du pays et au diable si l'on mélangeait les époques et les histoires du moment, que l'on s'en tenait aux slogans.

Il était atterré lorsqu'il entendait le chapelet de clichés habituels fleurir. Alors que dans son imaginaire, il sentait bien que la chape de plomb qui régnait à propos du sentiment nationaliste empêchait l'expression d'une parole réfléchie ou différente.

Il avait suffisamment lu pour comprendre que c'était peine perdue d'essayer de lever le voile du totalitarisme lorsque la réflexion s'encanaillait avec l'irrationnel. Alors il se taisait en société en pensant souvent à Paul Lafargue qui disait que la dispersion intellectuelle n'est que la négation subtile du droit à la paresse.

Quelle bonne idée avait-il eue en repensant au pamphlet subtil du genre de Karl Marx ! Il fila dans la bibliothèque pour se retrouver au cœur des trésors d'André Bladusky dont il était l'unique dépositaire.

Pour chercher quoi ?

Il n'en savait rien mais il se doutait bien qu'il allait trouver...

Au milieu de ce fatras qui avait échappé à la vindicte de son père car lorsqu'Ana avait demandé à son mari de nettoyer le grenier avant leur déménagement dans les Landes, le *gudari* avait eu la main lourde.

Il avait jeté une partie de l'histoire familiale, la collection complète des Pieds Nickelés, quelques Bibi Fricotin.

Par miracle les collections d'André, ses livres mais aussi ses cahiers personnels avaient échappé au massacre.

Antoine ne savait pas par où commencer, il n'avait pas eu assez de volonté pour écrire la sinistre histoire de la Collaboration active ou celle qu'il connaissait bien au travers de la Résistance espagnole, ni de revenir en détail sur cette déchirure qui l'avait anéantie.

Il reposa les cahiers qui ne l'intéressaient pas dans l'immédiat pour en ouvrir un au hasard. Il se demandait comment ce dernier avait pu arriver dans cet état, aussi bien conservé ?

Il passa rapidement les premières pages qui abordaient une période dramatique de son enfance et adolescence. André avait été marqué à tout jamais du sceau de l'infamie puisqu'il descendait en droite ligne de communards dont l'un avait été fusillé et l'autre déportée.

Mais comme Antoine ne connaissait pas cette période, il parcourut les pages sans trop s'attarder jusqu'à ce passage qui détaillait l'incarcération d'André.

Il posa le livre de son père spirituel car il lui avait semblé entendre à l'étage la sonnerie du téléphone. Oui, c'était bien le téléphone mais lorsqu'il remonta pour décrocher, la sonnerie avait cessé.

Comme il avait horreur de ces appels inopinés, il se demanda s'il ne faisait pas exprès d'arriver au niveau du téléphone lorsque la sonnerie s'arrêtait. Il redescendit pour se replonger dans cette drôle d'histoire. Il passa quelques pages qu'il se promit de relire plus tard pour aborder un sujet qui lui tenait à cœur.

Antoine était passionné par ce qu'il découvrait, lisait, dévorait. Il connaissait quelques noms car André lui en avait parlé mais de là à revivre le congrès comme s'il y était.

Une chose le frappa : minorité contre majorité.

La sacralisation du prolétariat !

D'inspiration marxiste, consciente ou inconsciente ?

Et aujourd'hui, qu'en était-il ?

En principe, la réflexion intelligente emporte l'adhésion de la majorité dans le débat d'idées ! Hélas dans les faits, c'est le contraire qui intervient. En effet, la majorité préfère l'inertie et le statu quo à l'idée émancipatrice ; désespérant ! Il était tellement concentré qu'il n'entendit pas le téléphone sonner une seconde fois.

Le silence s'était invité depuis que la musique s'était tue, il reprit la lecture. Antoine posa le livre. La conclusion était sévère.

Passer d'un cri de joie poussé à Amiens à une telle désillusion à travers l'affrontement des prolétaires français contre les prolétaires allemands pour le seul bénéfice des capitalistes des deux pays, tout cela était absurde.

Antoine comprenait la réaction d'André, lui qui avait surfé toute sa vie dans l'inhumanité fomentée d'abord par le fascisme puis propagée de façon plus sournoise ou larvée par ces absolus du pouvoir et de la domination. Et oui la praxis révolutionnaire chère à ces pseudos révolutionnaires qu'il exécrait était à des années-lumière de sa mise en œuvre face à l'analphabétisation politique de la classe ouvrière.

Il délaissa les écrits d'André, et remonta se faire couler un café lorsqu'il fut arrêté par la sonnerie du téléphone, il décida de décrocher.

– Allô ? Andoni Larunari Atxeari ?

– Pardon ?

– Bonjour camarade Larunari Atxeari.

La voix était un rien provocatrice mais Antoine qui avait saisi l'allusion décida de jouer à son tour, même s'il ne parvenait pas encore à identifier le correspondant.

– Vous devez faire erreur monsieur, je ne connais pas ce nom. Vous avez dû vous tromper de numéro. Au fait à qui ai-je l'honneur ?

– Juan Gonzalo, cher Antoine si tu préfères !

– Je me disais que cette voix ne m’était pas inconnue ! Bravo monsieur le détective.

– Je cherche un certain Andoni devenu avec le temps Antoine Laruna. Et je sais exactement ce que tu vas me dire, n’oublie pas que cela fait deux ans que j’enquête sur cette fracture née de l’agression fasciste du 18 juillet 1936. Je poursuis ?

– Vas-y Juan, je t’écoute religieusement...

– Si l’adolescent basque est bien mort à Lyon, monsieur Germain avait francisé ton prénom et ton nom car à la moindre arrestation, surtout lorsqu’on a été un jeune commis de la Résistance, c’était l’assurance d’être déporté à Mauthausen. Et même si je n’ai pas eu le temps de le faire, je suis sûr qu’à Nantes, ils connaissaient la correspondance entre les deux noms.

– Je vois et je suppose que c’est l’ami Sandro qui t’a mis sur cette piste !

– Détrompe-toi Juan, il a juste organisé cette randonnée qui a permis à Elsa de t’identifier sur les Peñas d’Itsusi car je dois t’avouer que je n’avais rien compris. Bref, je souhaite te rencontrer car je voudrais te faire part de l’enquête qu’a diligentée mon père et t’expliquer le pourquoi de ces drôles d’épisodes qui ont bouleversé ma vie depuis bientôt deux ans...

Silence. Juan s’était tu. Antoine réfléchissait. Cette fois ci, il ne fallait pas laisser passer l’occasion, et au diable les conséquences.

– Je dois t’avouer Juan que j’ai longtemps hésité mais là je dois bien m’y résoudre. Oui, on va se rencontrer sinon je crains qu’Emma avec l’aide de sa sœur, Louise, et de Sandro ne me fassent enfermer. Sandro a essayé de me raconter ton histoire mais je ne l’ai pas écouté. Aujourd’hui, j’ai besoin de savoir pourquoi tu t’es acharné à essayer de retrouver ce gamin d’Irun perdu dans un tourbillon de l’histoire.

Tu dois posséder de sacrées pièces pour avoir réussi à mener ton enquête à son terme. On ne va pas tourner autour du pot, ni commencer la séance historique au téléphone. Si tu es libre je t'accueille à la ferme et on met tout sur la table. On a une bonne semaine devant nous...

– Super Antoine, et merci ! Donne-moi l'adresse, je fais mon sac demain et je file. La route : Bordeaux Euskadi, ça me connaît !

*

Lorsqu'il raccrocha, Antoine se sentit soulagé, il avait pris la bonne décision. Après des tours et détours dans la montagne, le journaliste eut la bonne idée d'interpeller le facteur qui n'était d'autre que Txema qui le mena au sanctuaire discret du berger.

Avant de sonner, Juan en bon enquêteur prit le temps de découvrir un site qu'il jugea idyllique. Un véritable paradis caché au fin fond d'une vallée secrète, entouré de montagnes débonnaires.

Il finit par appuyer sur la sonnette et attendit qu'Antoine vienne lui ouvrir. Au terme du chapelet habituel de conventions sociétales désuètes ou conformistes, Antoine installa Juan dans la chambre dite d'amis.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la salle de vie, ils se demandèrent par où commencer ?

Juan était impatient mais il ne fallait rien brusquer car il imaginait Antoine sur la réserve et puis il se souvenait des mises en garde d'Araceli. Alors il débuta son exposé en détaillant les raisons de cette quête insensée qui aurait pu ne jamais avoir été menée si un de deux gamins n'avait survécu aux événements d'Irun que les nationalistes franquistes avaient occupé au tout début de leur croisade mortuaire.

Son père, Telesforo lui avait demandé de chercher comment son copain d'enfance Andoni Larunari s'en était sorti, s'il s'en était sorti ? Afin de lever toute ambiguïté, Juan commença par dédouaner Sandro :

– C'est Elsa qui a fait le rapprochement lors de la sortie des Peñas ! Intuition féminine, car moi je n'y avais vu que du feu, puis il résuma les étapes de sa longue enquête pour finir par une note historique. Toute cette enquête surréaliste m'a permis de balayer le drame espagnol à partir du pronunciamiento du 18 juillet 1936. J'ai écrit deux ouvrages sur ce sujet. Le premier porte sur les camps de réfugiés qui ont fleuri, excuse l'expression, dans cette France qui commençait à s'habituer avec l'ignoble et le sordide. Et ce n'était que le début alors le drame espagnol tu penses bien que c'était loin. Je me suis fait aider par une spécialiste pour éviter de reproduire les mêmes erreurs. Le second livre raconte une histoire dont tu es malgré toi l'acteur. Je me dois de l'écrire pour mon père, je t'expliquerai pourquoi. Et figure-toi qu'au fur et à mesure de mon avancée, j'ai découvert la présence de ce fameux Andoni Larunari Atxeari. Une présence obsessionnelle...

Antoine ne disait rien. Il écoutait le jeune journaliste lui raconter cette aventure vieille de cinquante ans qui s'était égarée dans les méandres de l'histoire et qui rebondissait par le plus pur des hasards.

Juan avait été bon, très bon.

Antoine décida de livrer une partie de ses secrets.

Il était temps.

Tout le monde se mobilisait pour le sauver...

Laisse-le aller jusqu'au bout si tu veux éviter la crise, c'est ta dernière chance de t'en sortir, se disait Antoine !

La négociation d'Ordoki avant le pacte d'Urkulu

Restait tout de même un dernier écueil à passer afin d'obtenir l'adhésion d'Antoine pour que la motion devienne un véritable accord. Elsa et Sandro étaient aux anges, leur plan avait fonctionné

D'un côté le babil de Sandro, de l'autre la tenue de son Juan et les silences d'Antoine. Elsa observait, c'était passionnant.

Sandro poursuivit sur l'itinéraire qu'il avait choisi au pied de la tour d'Urkulu. Juan et Antoine firent crépiter les appareils-photo.

– Je suppose Sandro que tu as aussi une explication à nous donner sur ce monument perché à 1400 mètres d'altitude ?

– Ben oui Elsa, je te conterai la suite dès que ton chéri sera de retour parmi nous.

Juan était monté sur la tour trophée pour prendre des photos. Lorsqu'il redescendit Sandro reprit :

– Un coup de bol extraordinaire va me permettre de connaître l'histoire de cette tour trophée. Les légions de Messala Corvinius. Son arrivée aux environs de 28 avant Jésus Christ. Messala avait définitivement battu les Aquitains en 27 avant Jésus Christ, et que cette tour trophée avait été érigée bien dans la tradition romaine pour commémorer l'événement. Tu vois Elsa, tu sais tout de la tour d'Urkulu ! Tu connaissais Messala Corvinius ?

– Jamais entendu parler Sandro. Tu as appris des choses depuis ?

– Eh bien non mais je compte sur toi pour creuser cette histoire. Voilà pourquoi cette balade est pleine de surprises. Et ce n'est que le début. On descend au col d'Arnoztegi, où là aussi j'aurai encore une belle histoire à vous raconter. Antoine tu n'interviendras qu'au col de Soraluze. Allez on y va !

Ce fut le tour d'Elsa intervenir :

– Antoine, juste une précision. Depuis que ma copine Solé lui a remis les idées en place et qu'il a terminé son enquête en Espagne, le vernis a largement craquelé, il a ouvert les yeux mon ex-bolchevik.

Antoine qui avait écouté avec beaucoup d'attention la prof d'histoire poursuivit :

– Merci Elsa pour cette intervention et ces précisions, j'en tiendrai compte, et lorsque j'évoquerai les dérives du communisme autoritaire, je laisserai son inspirateur de côté. Car le berger même s'il n'est qu'un berger a pas mal lu sur le sujet, n'est-ce pas Elsa ?

Elsa lui répondit pas un sourire pour bien lui signifier qu'elle n'avait rien oublié de la bourde d'Itsus. Puis lors de la pause, Antoine se livra, Juan ne disait rien et Sandro découvrait un autre beau-frère, le fameux syndicaliste de combat.

Comme Antoine se lâchait, le journaliste redevint sérieux. Le verbe était rythmé, le phrasé concis. Antoine avala une bonne rasade avant de poser le verre au sol. Il racontait l'expérience avorté de la prise en mains des moyen de production et de tous les pouvoir aux soviets, ajouta-t-il, taquin ! :

– À partir de là, les choses sont allées très vite et ont précipité ma chute. Oui car si cette aventure était collective au départ, certains camarades bien intentionnés la transformèrent en une affaire personnelle. Le grand innocent que j'étais n'avait pas vu le piège dans lequel je m'étais fourvoyé. Au premier coup de grisou, ils ont déserté les uns à la suite des autres mais le mal était fait. Médiocres, jaloux, ils se répandirent en calomnies contre la mise en œuvre de cette idée décidée, votée et voulue par le personnel. Lorsque j'ai pris des responsabilités dans cette aventure, ils sont allés jusqu'à colporter que je n'étais qu'un suppôt de la direction puisqu'on m'avait proposé d'aller diriger une filiale à Barcelone.

Ce qui était parfaitement exact mais vous vous doutez bien que j'avais balayé cette honteuse proposition d'un revers de main. On n'achète pas un militant sincère de la CGT. Après les lâchetés, suivirent les abandons ou les désertions puis la compromission.

Elsa, Juan et Sandro étaient médusés par ce qu'ils venaient d'entendre. C'est Elsa qui brisa le silence :

– Dis-moi, Antoine, juste une question : comment as-tu fait personnellement pour tenir et surtout pour t'en tirer ?

– M'en sortir Elsa ? De quoi ? Lorsque la calomnie devient la référence, tu es mort. Mis à part le secrétaire de l'UD, mes copains de l'UL, Marcelle, Jos et Félix, tous les autres ont participé à l'hallali. J'ai rendu tous mes mandats et je suis redevenu un paria, statut qui me collait à la peau depuis que tous les autoritaires de tous les pays prenaient un malin plaisir à bousiller la vie des gens ordinaires. Après, une nouvelle embauche, j'ai gardé ma carte à la CGT pour ne pas trahir l'esprit d'André et de ses compagnons anarcho-syndicalistes, eux qui savaient de quoi on parlait lorsqu'on évoquait la violence de classe. Je vous raconte vite fait le dénouement si cela vous intéresse toujours.

Les trois étaient tellement estomaqués par cette confession qu'ils approuvèrent pendant que Sandro se leva pour remplir les verres et pour donner le temps à Antoine pour se reconcentrer.

– Lorsque la Gauche est arrivée au pouvoir, j'ai demandé à Félix de me mandater pour être de la délégation qui allait rencontrer le ministre du travail. Il a accepté mais à une condition, je ne devais révéler ni les tenants et ni les aboutissants de la campagne de calomnie orchestrée par ce parti dit communiste à l'encontre de notre idée autogestionnaire made in CGT !

– Et tu as accepté ?

– Oui, aussi bizarre qu’il n’y paraisse ! Car Félix m’avait fait lire des lettres que des syndiqués avaient envoyées à la Fédération à Paris. Bêtise, jalousie, difficile à définir. Une fois que je les ai lues, j’ai demandé à Félix de les détruire, c’est ce qu’il a fait. Dégoûté, je me suis recroquevillé dans ma coquille en me disant que la nature humaine était bien singulière. Pour conclure, Elsa, lorsque tu m’as dit l’autre jour, que pour un berger, tu me trouvais moins con qu’un berger ordinaire. Tu t’es rendue compte de ta bourde, trop tard ! Toi, une prof, une intellectuelle, de gauche. Eh bien, figure-toi que c’est à cause de cette maladresse que j’ai accepté de rencontrer Juan. Tu es quelqu’un de bien Elsa, ça détonne dans ce monde. C’est la raison pour laquelle, j’ai raconté cette pitoyable histoire qui ne doit pas sortir de ce triangle Urkulu-Soraluze-Azpegi. Grâce à toi Elsa. Moi, j’en ai terminé.

Elsa avait senti les larmes lui monter aux yeux, ce bonhomme était un drôle de personnage. Juan ne savait plus quoi dire. Il balbutia un inaudible : Merci Antoine.

Sandro découvrait une nouvelle facette de son mystérieux beau-frère, il proposa au groupe de descendre jusqu’à la fabrique d’Orbaiceta mais la longue confession d’Antoine avait cassé le rythme.

Elsa lui demanda de faire au plus court :

– Non c’est bon pour aujourd’hui Sandro !

– Ok, on marche tranquillement jusqu’à Azpegi et j’espère que vous m’accorderez un peu de temps sur le chemin du retour. Dis donc Juan, on ne t’a pas beaucoup entendu aujourd’hui !

– Non, pour une fois que je fais mon boulot de journaliste, vous n’allez pas me le reprocher tout de même.

Cela détendit la lourde atmosphère qui avait suivi la longue confession d'Antoine. Juan était encore sous le choc.

Au col d'Azpegi, Elsa fit poser les hommes assis sur le rebord de l'abreuvoir pour immortaliser cette rencontre historique. Sur le chemin du retour, elle se laissa décrocher pour rejoindre Juan qui traînait à l'arrière :

– Tu te rends compte Juan, Antoine est complètement déstructuré depuis son enfance. Et malgré toutes ces épreuves, il a une force en lui incroyable mais il n'en a pas conscience. J'espère que vous allez bientôt lui foutre la paix !

Mais Juan qui n'avait pas terminé la mission que lui avait confiée son père, décida de répondre à côté :

– Elsa, ma douce Elsa, juste une question : est-ce que c'est le fait d'être née dans une famille autoritaire qui t'a forcée à ne fréquenter que des déviants libertaires du type Sandro ou ta copine Solé pour t'en sortir ?

– Contrairement à toi, je n'ai jamais eu d'illusion sur le mouvement autoritaire car je connaissais tous ces délires quand je lisais en cachette de mes vieux. Et puis je n'ai jamais cru à l'homme providentiel. Mais fais attention de ne pas tout faire capoter, ce garçon est fragile !

– Ne t'inquiète pas Elsa, je sais où je vais.

L'antique voie romaine épousait le vieux chemin de transhumance des pasteurs du néolithique qui l'avaient agrémenté çà et là de vieilles pierres posées en cercle. Antoine s'était tu, Sandro aussi.

La balade terminée, Sandro qui avait décidé de détendre l'atmosphère, proposa de leur payer une mousse dans la longue descente de la vallée dans un endroit qu'il connaissait bien et pour cause..., on allait s'arrêter chez Messala Corvinius.

Plus tard, Elsa se tourna vers Juan qui visiblement planait à cause d'une charge émotionnelle trop forte. Elle surveillait du coin de l'œil Antoine qui était une nouvelle fois ailleurs malgré cette ambiance de fête. Ce dernier sentit le regard curieux de la jeune femme. Elsa lui sourit et pour une fois, Antoine se fendit d'un sourire pour lui rendre la politesse. Elsa s'approcha de son chéri, le tira de ses songes en lui tapant sur l'épaule :

– Juan, tu vas bien ?

– Oui, oui, Elsa tout va bien !

– Juan le compte à rebours a débuté. Il ne te reste plus que quelques jours pour clore ce rebond historique de presque cinquante ans occasionné par cette saloperie de guerre civile. Non, cette fois-ci il est mûr. Antoine a besoin de cette délivrance. Grâce à toi, il connaît tout de ce qu'il a enfoui au plus profond d'une mémoire morte ou traumatisée par tous ces fachos qui lui ont bien arrangé son enfance, ces enfoirés. De ton côté, tu as le fil conducteur qui mène à ton père, tu peux le contacter sans trop lui en dire. Il faut qu'il se libère un dimanche dans le mois qui vient, après il sera trop tard. Il faut qu'il vienne seul, qu'il oublie ses femmes le temps de la rencontre.

Fin du cinquième épisode